

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LA BELLE ALPHRÈDE

ROTROU

Comédie — 1639

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

ALPHRÈDE	61 rép.	I. ARABE	4 rép.
ACASTE	59 rép.	PÈRE	4 rép.
RODOLPHE	48 rép.	DEUXIÈME ARABE	3 rép.
FERRANDE	33 rép.	PREMIER VALET	2 rép.
AMYNTAS	33 rép.	\[OLÉNIE\]	1 rép.
ISABELLE	28 rép.	PREMIER SOLDAT	1 rép.
ORANTE	22 rép.	DEUXIÈME SOLDAT	1 rép.
CLÉANDRE	14 rép.	PAGE	1 rép.
EURLAS	12 rép.	PÈRE NOMMÉ EURLAS	1 rép.
ÉRASTE	5 rép.	ONCLE	1 rép.

*Personnages muets & suite : AUTRES ARABES ET VALETS, LES DEUX AMIS
D'ÉRASTE*

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	16
ACTE III	36
ACTE IV	59
ACTE V	77

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

Alphrède, Cléandre, sur le bord de la mer regardant le débris d'un vaisseau.

ALPHRÈDE

Alphrède, enfin le Ciel, par un dessein visible,
Rompt tes prétentions pour ce bel insensible ;
En vain tu suis les lois d'un enfant obstiné,
En vain contre les Dieux ton coeur s'est mutiné ;
Jamais d'heureux succès ne suivront tes attentes, 5
Et leur pouvoir détruit quelque effort que tu tentes ;
N'ont-ils pas ces auteurs de tes cruels tourments,
Contre une simple fille armé des Éléments,
Neptune écume encor de la rage homicide
Dont il veut t'empêcher de suivre ce perfide ; 10
À peine as-tu sur l'eau ses vaisseaux aperçus,
Que d'un soudain courroux les vents se sont émus,
Et qu'Astres, Éléments, flots, vents, grêle, et tonnerre,
Tous d'un commun effort t'ont déclaré la guerre.
Les airs se sont troublés, le tonnerre a grondé, 15
Les vents d'un soin aveugle ont ton vaisseau guidé,
Et ton esprit confus sur ce triste rivage,
Est à peine remis de la peur de l'orage,
La mort à tous moments se présente à tes yeux,
Prête d'exécuter la colère des Dieux. 20

CLÉANDRE

J'avais bien vu d'Amour de diverses peintures,
Et j'avais bien jugé par beaucoup d'aventures,
Qu'il possède un grand droit sur les coeurs des humains,
Et qu'il fait de grands coups de ses débiles mains ;
Mais de m'imaginer, que dans l'esprit d'Alphrède 25
Il pût nourrir un mal qui n'eût point de remède,
À moins que d'en avoir mes propres yeux témoins,
C'est celui de ses faits, que j'aurais cru le moins.

ALPHRÈDE

Qui n'a jamais senti la force de ses armes,
Le voyant en autrui le trouve plein de charmes, 30
Il tient tout au-dessous du bonheur des amants,
Et ne croit point de biens si doux que leurs tourments,
Ainsi, qui voit le feu, préfère à toutes choses
L'aimable pureté de sa couleur de roses ;
Rien n'est à ses regards ni plus beau, ni plus cher ; 35
Mais qu'il les dément bien, s'il ose en approcher,
Quel si cruel serpent, quel monstre si farouche,
Avec moins de pitié dévore qui le touche ;
Il s'attache, s'accroît, force, vole, s'étend,
Il faut que tout lui cède, et rien ne s'en défend. 40
Tel est ce Dieu cruel, ce tyran de nos âmes,
Telles plaisent aux yeux, et telles sont ses flammes ;
Depuis que ses attraits ont vaincu nos mépris,
Et qu'il s'est fait passage en de jeunes esprits,
Il faut que tout se rende à sa force indomptable, 45
Il n'est tigre plus fort, lion plus redoutable,
Il n'épargne tourments, gênes, flammes, ni fers,
Il passe en cruauté, la mort et les enfers ;
Il presse, oppresse, brûle, étouffe, désespère,

Fait naître pleurs, soupirs, sanglots, plaintes, colère, 50
 Fait souhaiter la mort, et mépriser le jour,
 Et tout Amour qu'il est, il n'a rien moins qu'amour ;
 Quelque droit toutefois qu'ait pris sur ma pensée,
 De cet aveugle Dieu la fureur insensée,
 Il perdrait contre moi le nom de triomphant, 55
 Et fille j'abattrais l'orgueil de cet enfant ;
 Si... mais las ! à ce mot, et de rage, et de honte,
 Je sens que tout mon sang au visage me monte.

CLÉANDRE

Madame, un tel secret doit bien être important,
 S'il vous ferme la bouche, et vous afflige tant. 60
 N'est-ce point que la foi qu'il vous avait donnée,
 Vous lui fit avancer les faveurs d'hyménée.

(Rodolphe, et Ferrande paraissent poursuivis de quatre pirates l'ép1ée à la main.)

ALPHRÈDE

Quelle foi, justes Dieux ! De quels traîtres serments,
 En ces occasions se servent les Amants ?
 Je me laissai chétive abuser de la sorte ; 65
 Je ne puis démentir le témoin que j'en porte,
 Quelque art et quelques soins dont je voulusse user,
 Je sens bien que le temps est prêt de m'accuser.
 Apprends donc en deux mots, quel est pour mon dommage,
 Le sujet qui me porte à ce triste voyage ; 70
 Tu sais que le Soleil a fait deux fois son cours,
 Depuis qu'il est témoin de nos jeunes amours ;
 Et Barcelone eût vu durant ces deux années,
 Le beau noeud d'hyménée unir nos destinées,
 Si par des soins constants j'eusse pu conserver ; 75

Mais juge ce qui suit, je ne puis achever.
 Mes faveurs toutefois semblaient croître ses flammes,
 Et plus fort chaque jour s'unissaient nos deux âmes,
 Son amour semblait croître avecque ses plaisirs,
 Je me laissais régir à ses jeunes désirs, 80
 Et lui laissai sur moi prendre tant d'avantage,
 Qu'il m'en a fait enfin porter le témoignage ;
 Mais écoute le reste ; ô mœurs ! Ô piété !
 Ô Ciel ! Qui vit jamais semblable lâcheté ?
 Attiré par les bruits d'un appareil de guerre, 85
 Sous l'aveu de son père, il passe en Angleterre,
 Se fait voir quelques mois en ce fatal séjour,
 Et comme il vaut beaucoup, charme toute la Cour.
 Quelque jeune beauté de ses charmes éprise,
 Sans doute en ce pays, captive sa franchise : 90
 Car depuis quelque temps s'étant rendu chez soi,
 J'ai vu que cet ingrat au mépris de sa foi,
 A traité mon amour de tant d'indifférence,
 Et flatté mes désirs de si peu d'espérance,
 Qu'à ma confusion, j'éprouve bien, hélas ! 95
 Qu'il nuit de bien aimer, et ne connaître pas.
 Enfin ces jours passés, j'appris que ce volage,
 Tenait prêts des vaisseaux pour un second voyage,
 Et ce perfide coeur (ô cruel désespoir !)
 M'a dédaignée au point de partir sans me voir. 100
 Juge, quelle je fus, si tu sais quelle rage,
 La jalousie excite en un jeune courage ;
 Et ce, qu'outre l'amour, l'intérêt de l'honneur
 Me fit dire et penser, contre ce suborneur ;
 Mais tous deux me livraient de trop vives atteintes, 105
 Pour n'avoir que des pleurs, ni pousser que des plaintes ;
 Ce sont de nos affronts des vengeurs imparfaits,
 Qui ressent vivement doit passer aux effets,
 J'ai déguisé mon sexe, et suivais l'infidèle,

Pour divertir l'effet de son ardeur nouvelle,
Quand la rage des vents, ces fiers tyrans des eaux,
En ce bord étranger a jeté nos vaisseaux ;
Mais Dieux en quel état, et dans quelle aventure,
Le Ciel à mes regards expose ce parjure !
Donnons, mon cher Cléandre, et par cette action,
Fais-moi preuve aujourd'hui de ton affection.

110

115

SCÈNE II

Rodolphe, Les arabes, Cléandre, Alphrède, Ferrande.

RODOLPHE *(se battant;)*

Le Ciel traîtres, le Ciel propice à l'innocence,
Quand elle est poursuivie, embrasse sa défense,
Et ses soins providents ;

PREMIER ARABE *(tombant mort)*

Ô rigueur de mon sort !

120

(Ils s'enfuient, et Rodolphe, Alphrède et Cléandre les poursuivent.)

DEUXIÈME ARABE

Cédons au nombre, amis, fuyons, Timandre est mort.

SCÈNE III

FERRANDE *(resté seul)*

Quel Mars assez vaillant, quel orgueilleux Typhée,
Offre encor à ce bras, un illustre trophée,

Impuissants Gérions, Titans audacieux,
Dont l'insolence audace alla jusques aux Cieux ; 125
Toi monstre renaissant, toi chien Achérontide,
Redoutables objets de la fureur d'Alcide,
Dieux, Parques, animaux, hommes, démons, enfers,
Éprouvez aujourd'hui de quel bras je me sers ;
Renaissiez, paraissez, tandis que cette lame 130
Fatale à ces mutins est encore de flamme ;
Exercez un moment ce fer encore chaud,
Mais pas un ne se montre, et tous craignent l'assaut ;
De joindre mes efforts où Rodolphe travaille,
Serait trop honorer cette infâme canaille ; 135
Je ne les poursuis point, et le moindre, sans moi,
Leur met assez au sein l'épouvante et l'effroi.

SCÈNE IV

Alphrède, Rodolphe, Cléandre, Ferrande, tous l'épée nue à la main.

RODOLPHE

Quel Dieu, brave guerrier, quelle heureuse fortune,
Me suscite en ce lieu, ta rencontre opportune,
Plus longue résistance excédait mon pouvoir, 140
Et je voyais la mort sous son teint le plus noir,
Quand le foudre imprévu de ton courage extrême,
A chassé ces voleurs, ma peur, et la mort même ;
Avant que de sortir de ce fatal séjour,
Fais que j'apprenne au moins à qui je dois le jour, 145
Et dis-moi par quels vœux, et par quel sacrifice,
Mon coeur peut reconnaître un si pieux office.

ALPHRÈDE (*l'attaquant*)

Indigne et lâche objet de mes vœux innocents,
Tyran des libertés, fatal poison des sens,
Ton remords est les vœux, et ta vie est l'offrande, 150
Qui me peut satisfaire, et que je te demande,
Ce bras, qu'en ce combat tu croyais te servir
Ne t'a sauvé le jour, que pour te le ravir,
Ma main, en ce devoir plus juste que pieuse
Pour ta mort seulement, t'était officieuse ; 155
Donnons, ou sans égard je suis le mouvement,
Que mon affront permet à mon ressentiment.

RODOLPHE

Belle Alphrède, est-ce vous !

ALPHRÈDE

Parle mieux infidèle,
Ôte d'avec mon nom, la qualité de belle ; 160
Ton coeur dément ta voix, et mon peu de beauté
Paraît, hélas ! Paraît en ta déloyauté ;
Je ne suis que l'objet des mépris d'un perfide,
Mais je veux, si je puis, en être l'homicide,
Et tu me raviras ce que je t'ai sauvé 165
Ou de ton traître sang, ce fer sera lavé ;

RODOLPHE

Je ne veux point défendre un crime sans excuse,
Moi-même je le hais, moi-même je m'accuse,
Et ne me puis sauver, que par l'aveuglement,
Qui bannit la raison de l'esprit d'un amant. 170
Je ne condamne point un courroux légitime,

Votre ressentiment est moindre que mon crime,
 Je suis volage, ingrat, perfide, suborneur,
 Je dois à votre amour, raison de votre honneur :
 Mais la nécessité qui suit la destinée 175
 M'engage aux mouvements d'une ardeur obstinée ;
 Qu'avec tous ses efforts mon coeur ne peut forcer,
 Et que temps, ni raison ne peut faire cesser ;
 Alphrède, accusez donc de mes nouvelles flammes,
 Ce seul fatal instinct, qui dispose des âmes, 180
 Force les volontés, donne à son gré les coeurs,
 Et d'un aveugle soin établit nos vainqueurs ;
 Vous possédez toujours ces charmes adorables,
 Qui me furent si doux, si chers, et désirables,
 Ils ne s'altèrent point, et mon coeur peut changer, 185
 Alphrède est toujours belle, et moi je suis léger.

ALPHRÈDE

Ne crois pas, orgueilleux, qu'Amour ait fait la chaîne
 Qui d'un secret effort, après tes pas me traîne,
 Ne présume pas tant du pouvoir de tes yeux,
 Que de leur imputer ce transport furieux ; 190
 Si tu vois que des miens il tombe quelques larmes,
 Je ne t'oblige pas d'en accuser tes charmes,
 Non, traître, je veux bien qu'ils soient crus innocents,
 Pour m'être si cruels, ils sont trop impuissants ;
 N'accuse de ma peine, et de cette poursuite, 195
 Que le honteux état... où je me vois réduite,
 Le fruit que le Ciel donne à tes sales plaisirs,
 Me porte sur tes pas, bien plus que mes désirs ;
 L'intérêt de l'honneur, plus que l'amour me presse,
 Et ton enfant te suit, et non pas ta maîtresse. 200

(Il jette son épée.)

RODOLPHE

Et moi loin de trouver ces propos ennuyeux
 J'en attends les effets, comme un présent des Dieux ;
 Et ne puis recevoir qu'avec beaucoup de joie
 Ce qui me vient par vous et que le Ciel m'envoie :
 Mais je ne puis forcer l'agréable prison, 205
 Où de nouveaux liens arrêtent ma raison,
 Tel était mon dessein, tels étaient ses caprices,
 Qu'une autre à vos beautés ôtât mes sacrifices ;
 Isabelle est son nom ; et Londres le séjour,
 De ce fatal aimant des puissances d'amour ; 210
 Je ne désire point vous vanter sa puissance
 Pour faire en quelque sorte excuser mon offense ;
 Il suffit de vous dire, (et c'est avec regret)
 Que je résiste en vain, à ce pouvoir secret,
 Qui fait rompre la foi qui vous était donnée, 215
 Et qui range mon coeur sous un autre hyménée ;
 Déjà ce sacré noeud des belles volontés,
 Aurait à mêmes lois soumis nos libertés,
 Si le vent qui me prit presque en quittant la terre,
 Ne m'avait détourné des routes d'Angleterre, 220
 En ces barbares lieux, dont le peuple assassin,
 Veut qu'à sa cruauté je serve de butin ;
 Quatre Arabes, sans vous, m'allaient priver de vie,
 Et par vous elle est prête encor d'être ravie,
 Si vous croyez devoir à votre passion, 225
 Cette juste (il est vrai) mais sanglante action,
 Que je sois donc l'objet de la fureur d'Alphrède,
 Je ne puis à vos maux offrir d'autre remède,
 Qu'à ce prix s'il se peut vos vœux soient satisfaits,
 Ce fer est dans mes mains, un inutile faix ; 230
 Ou, s'il vous est suspect le voilà, qui vous laisse
 Le moyen d'accomplir le désir qui vous presse ;

Alphrède, suivez donc votre ressentiment,
Le courroux s'alentit par le retardement.

ALPHRÈDE (*laissant tomber son épée*)

T'offrant à ma fureur, lâche objet de mes larmes, 235
Tu sais, combien légers sont les coups de mes armes,
Comme ils sont sans effet, tu les attends sans peur,
Alphrède, (et tu le sais) ne peut frapper au coeur ;
Conserve donc le jour, et suis tes destinées,
Le Ciel à tes souhaits égale tes années, 240
Je saurai cependant alléger mes douleurs :
Celui qui peut mourir, peut vaincre tous malheurs ;
Bien d'autres en la mort ont trouvé du remède,
Et ce qu'elle est pour tous, elle l'est pour Alphrède ;
Je devrais souhaiter, que ce que j'ai de toi, 245
Pour ton crime, inconstant, mourût avecques moi ;
Et je ne devrais pas moi-même, me survivre ;
J'attendrai toutefois que le temps m'en délivre,
Je forcerai ma haine ; et ta déloyauté
Ne m'obligera pas à cette cruauté ; 250
Je veux qu'un même instant, expose aux yeux du père,
La naissance du fils, et la mort de la mère,
Et que ce Dieu cruel qui préside à l'amour,
Me voie en même temps perdre, et donner le jour ;
Peut-être que tes yeux, ces vainqueurs si barbares, 255
De quelques pleurs au moins ne seront pas avarés,
Et que de ces ingrats, et cruels ennemis,
Tu pleureras la mère, et tu riras au fils ;
Quel que soit mon trépas, combien aura de charmes,
La mort, qui de tes yeux m'aura tiré des larmes, 260
Combien me sera cher ;

SCÈNE V

Troupe d'arabes, Rodolphe, Alphrède, Ferrande, Cléandre.

PREMIER ARABE *(se saisissant d'eux)*

Saisissons ces mutins,
L'occasion est belle !

FERRANDE

Ô rigoureux destins !

DEUXIÈME ARABE

Traîtres suivez nos pas,

265

RODOLPHE

Quoi surpris sans défense ?

DEUXIÈME ARABE

Vos jours tombés enfin dessous notre puissance,
Notre chef l'agréant, réparera la mort
De celui dont vos bras ont accourci le sort.

RODOLPHE

À quels malheurs, ô Ciel ! Ta rigueur me destine !

270

PREMIER ARABE

Allons, frappez, traînez cette engeance mutine.
Vous, emportez ce corps, qui nous était si cher
Qu'on l'oigne, et qu'un de vous prépare le bûcher.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Amyntas, vieux chef des Arabes, Acaste, son fils, trois Arabes, le suivant avec des arcs, à leur mode.

(À l'un des Arabes.)

(L'Arabe s'en va, après une profonde révérence.)

AMYNTAS *(assis)*

Sur peine d'encourir un châtiment sévère,
Qu'on traite avec respect cette troupe étrangère, 275
Ne joignez point l'outrage à leur captivité,
Qu'elle égale en douceur la même liberté
Puisque rien n'est égal au bonheur que j'espère,
De trouver une fille, et de donner un père.
Ce matin à l'aspect de l'un deux que j'ai vu, 280
Mon coeur s'est réjoui tout mon sang s'est ému,
Et j'ai toujours appris qu'en pareille aventure
Ce sont des vérités, que nous dit la nature.
Ciel seconde mes soins ;
Vous, amenez l'un d'eux, 285
Qui me puisse éclaircir sur les points que je veux ;
Allez, revenez tôt.

SCÈNE II

Amyntas, Acaste, Les arabes.

AMYNTAS (*poursuit*)

Seul espoir qui me reste,
Mon fils ; s'il te souvient de l'accident funeste,
Par qui j'ai dans Oran un Empire absolu, 290
Et qui me fit plus grand, que je n'eusse voulu ;
Juge pourquoi je plains cette troupe captive,
Et prête à mes discours une oreille attentive ;
Je ne redirai point, quel destin rigoureux
Me soumit à ces gens, et m'éleva sur eux ; 295
Tu sais que de nos bords tirant vers l'Angleterre,
En ce temps que l'Espagne eut une longue guerre,
Que les Soldats Français firent nos champs déserts,
Et nous mirent au point de chercher d'autres aires,
Tu sais, dis-je, qu'alors, cherchant à ma franchise, 300
Un salulaire asile aux rives de Tamise,
Assisté seulement de ta soeur, et de toi ;
(Dieux ! à ce souvenir encore je la vois,
L'effort impétueux d'une horrible tempête
D'un naufrage apparent menaça notre tête ; 305
Hélas ! Il me souvient des assauts furieux,
Que nous livra deux jours la colère des Cieux ;
La mer au gré des vents, tantôt mont, tantôt plaine...
Mais sondons avec art l'esclave qu'on amène ;
Et si le soin des Dieux me daigne seconder, 310
Tu sauras le sujet qui me l'a fait mander.

SCÈNE III

Amyntas, Ferrande, Acaste, Les arabes;

AMYNTAS (*poursuit*)

Le coeur (brave Captif) répond-il au visage,
Et d'un esprit serein portez-vous le servage ?
Voir les grands accidents d'un oeil toujours égal,
Et savoir s'y résoudre est la moitié du mal.

315

FERRANDE

Si les fers étonnaient, et rendaient le teint blême,
Avec quelle vertu verrait-on la mort même ?
Oui, je porte (Seigneur) un coeur, et noble, et fort,
Préparé dès longtemps aux accidents du sort,
Qui tient à son pouvoir toute crainte soumise,
Et qui sait dans les fers conserver sa franchise ;
Hommes, Dieux, Éléments, Enfers, Parques, prison,
Tenteraient vainement d'ébranler ma raison ;
Je ne connais la peur sur terre, ni sur onde,
Et verrais sans trembler la ruine du monde.

320

325

ACASTE

Une constance telle, et dans cette saison,
Certes est sans exemple, et sans comparaison.

AMYNTAS

J'admire également, en ce sage langage,
La grandeur de l'esprit, et celle du courage,
Et je me sens pressé par ces deux qualités,
D'apprendre, et d'honorer le nom que vous portez ;
Et m'informer de vous quelle est votre naissance ;

330

Pour régler les bienfaits par cette connaissance.

FERRANDE

C'est là de mon destin la plus sévère loi,
Qu'il faille relever d'un autre que de moi ;
Qu'on en puisse exiger de lâches déférences,
Et qu'entre nous le Ciel ait mis des différences ;
Qu'heureux vous est le sort, qui fait que je ne puis
En des lettres de sang, marquer ce que je suis.

335

ACASTE

Dieux ! Quelle extravagance à la sienne est égale ?

340

AMYNTAS

Mais puisque à vos désirs la Fortune est fatale,
Qu'elle a les yeux bandés, et sans distinction,
A pour vous de l'amour, ou de l'aversion,
Que sert de quereller cette aveugle déesse,
Et que profitez-vous du courroux qui vous presse,
Elle est indifférente à tous hommes de coeur,
Et savoir la souffrir, c'est en être vainqueur.

345

FERRANDE

Toujours aux plus vaillants sa haine est plus nuisible ;
Ah ! Que n'est à mes yeux cette peste visible,
Combien j'abaisserais cet orgueil insolent,
Que ferme elle soutient sur son globe roulant.
Que d'un facile effort je romprais cette roue,
Sur qui de nos desseins l'inconstance se joue,
Et que d'un bras léger, j'atteindrais ces cheveux,
Où tendent tant de mains, et pendent tant de vœux :

350

355

De combien de héros je vengerais la perte ;
Je romprais le bandeau dont sa tête est couverte,
Changerais le hasard en libres actions,
Et son aveuglement, en des élections.
Par la première loi qui lui serait prescrite, 360
Elle ferait l'honneur compagnon du mérite,
Consulterait ses yeux, et sans égard du sang,
Nous ferait d'un ignoble, ou d'un illustre rang,
Saurait ne perdre pas les faveurs qu'elle donne,
Et jugerait, quel front mérite une couronne ; 365
Mais puisqu'elle est un monstre invisible aux mortels,
Ne pouvant démolir, je souffre ses autels,
Et réduit sous le joug d'un pouvoir adversaire,
J'embrasse le respect, et vais [vous] satisfaire ;
L'Espagne est mon pays, et Ferrande mon nom, 370
Qui ne doit rien au bruit d'une illustre maison,
Et que mes actions honorent davantage,
Qu'un grand nombre d'aïeux, ni qu'un grand héritage ;
Ce nom est trop célèbre, et mes moindres exploits,
Sont la frayeur du peuple, et l'entretien des Rois. 375

AMYNTAS

Sa folie est plaisante, et nous peut être utile ;
Poursuivons. Mais enfin dans quelle heureuse ville,
Prîtes-vous, Grand guerrier, le bien de la clarté ?

FERRANDE

Barcelone est le lieu, qui premier m'a porté.
Ce fut là, que les Cieux obligèrent la terre, 380
Du présent animé de ce foudre de guerre ;

(À Ferrande.)

AMYNTAS (*à Acaste*)

Ô Ciel ! Fléau des pervers, et protecteur des bons,
 Un succès trop certain suit mes justes soupçons ;
 Et je ne puis fonder une fausse espérance,
 Sur une si visible, et si claire apparence. 385
 Mais en un si beau champ, suivons notre dessein,
 Et tirons avec art ce secret de son sein.
 Quel caprice du sort, sur les humides plaines,
 Peut obliger Alphrède à partager vos peines,
 Et quel dessein lui fait en ce déguisement, 390
 Commettre sa jeunesse à ce traître Élément ?

FERRANDE

L'Amour a fait souvent de ces métamorphoses,
 C'est un étrange Dieu, qui fait d'étranges choses.
 Mais qu'entends-je bons Dieux ! Que je reste confus !
 Quoi ! La connaissez-vous ? 395

AMYNTAS

Que désirai-je plus ?
 Ô père fortuné ! Le plus heureux des hommes,
 De recouvrer ta fille au séjour où nous sommes !
 Toi que je crus mon seul, et mon dernier appui,
 Prends, prends, en ce devoir, un second aujourd'hui, 400
 Le Ciel d'un beau surgeon accroît notre famille,
 Il te donne une soeur, et me rend une fille,
 En la doute où j'étais j'ai voulu la nommer,
 Pour obliger cet homme à me le confirmer,
 Et j'ai par art son nom tiré de sa pensée, 405
 Qu'en la préoccupant j'avais embarrassée ;

ACASTE

Mon esprit transporté d'aise, d'étonnement,
Ne me laisse qu'à peine un peu de sentiment,
Pour bénir avec vous la puissance suprême
À qui je suis tenu de ce bonheur extrême, 410
Commandez qu'on l'amène ; en ce ravissement,
Pouvons-nous sans la voir respirer un moment ?

FERRANDE

Dieux ! Qu'est-ce que j'entends ! Quelle est cette merveille ?
À peine mon esprit se fie à mon oreille,
Parmi ces sentiments d'amour, et de douceur, 415
Et dans ces noms d'Alphrède, et de fille, et de soeur.

AMYNTAS

Le sang me l'a nommée, à sa première vue,
Mon âme d'un doux trouble aussitôt s'est émue,
Et quoique le soleil ait fait (depuis le jour
Qui nous a séparés) quatorze fois son tour, 420
Cet instinct naturel qu'à l'abord on sent naître,
Malgré ses faux habits me l'a fait reconnaître ;
Le puis-je [taire] encor ? Alphrède est en ces lieux !
Et je la tiens deux fois de la faveur des Cieux ?
Rends Acaste à mes yeux un bien qui m'est si rare 425
Je trouve ce trésor, et je m'en suis avare ?
Je demeure immobile, et ne l'embrasse pas,
Mon âge en cette ardeur peut retenir mes pas ?
Cours, mais à mes vieux ans accorde cette grâce,
Que premier je me nomme, et premier je l'embrasse, 430
Joignons à cette joie, un divertissement,
Fais qu'avant qu'être heureuse, elle souffre un moment ;
Dis-lui qu'on lui prépare, et les fers, et les gênes,

Et que la mort est prête à terminer ses peines ;
Éprouvons sa vertu ;

435

(Il s'en va.)

ACASTE *(s'en allant)*

Laissez m'en le souci,
Je reviens de ce pas, et je la rends ici.

(Il parle à l'oreille d'un des Arabes.)

AMYNTAS

Vous, Géraste, écoutez ;

FERRANDE

Qu'agréable est l'orage
Qui doit être fini par un si beau naufrage.
Et que douce est la perte, à qui tant d'heur est joint.

440

(Il sort.)

PREMIER ARABE

Je vous vais obéir.

(Il s'en va.)

AMYNTAS

Allez ne tardez point.

SCÈNE IV

Amyntas, Ferrande, deux arabes.

AMYNTAS *(continue)*

Que je vous dois de vœux ! Quel Ange, quel Mercure,
Fut jamais messenger de si douce aventure ?
Quels biens vous puis-je offrir, qui ne cèdent encor
Au bien, de recouvrer un si rare trésor ;

445

FERRANDE

Celui de ma franchise, est le seul que j'implore ;

AMYNTAS

Et moi, vous la rendant j'y joins la mienne encore,
Et si quelque sujet s'offre de vous servir,
J'en ai fait un dessein, qu'on ne me peut ravir.

450

FERRANDE

Qui détache des fers un homme de courage,
Se le conserve mieux, et plus fort se l'engage ;
Éprouvez désormais aux dépens de mon sang,
Si chez moi, votre nom tient un illustre rang ;
Essayez si ce coeur anime un bras timide,
Et soyez-moi l'Oenée, et la Junon d'Alcide ;
De quel fameux Centaure, et de quel Achelois,
Ne ferais-je un trophée, à mes moindres exploits ;
Quel Nesse, au sang mortel, quel portier de l'Averne,
Quel Monstre de Némée, et quel serpent de Lerne,
Ne trouveraient en moi cet Alcide indompté,
Qui fit tant de vaincus, et ne l'a point été.

455

460

AMYNTAS

Pour dernière faveur, achevez de m'apprendre,
Par quelle loi du sort Alphrède ose entreprendre
Ce périlleux voyage, en ce déguisement.

465

FERRANDE

Deux mots vous l'apprendront. Elle suit un Amant,
Mais de tous le plus fier, et le plus infidèle,
Et qui fait au mépris de la foi qu'il eut d'elle,
D'une moindre beauté l'objet de ses désirs,
Son hymen était prêt de combler ses plaisirs ;
Lorsque pour ce dessein, tirant vers l'Angleterre,
Qui de cette rivale est la natale terre,
Le vent nous a chassés en ce bord étranger ;
Alphrède nous suivant, eut sa part du danger,
Et sa nef, en ce lieu, vain jouet de l'orage,
De même vent poussée, a fait même naufrage ;
Son malheur l'a rejointe à ce qu'elle aime tant,
Et Rodolphe, est le nom de ce jeune inconstant.
Mais on amène Alphrède.

470

475

480

SCÈNE V

Amyntas, Ferrande, Alphrède, Acaste, un des arabes.

ACASTE

Essayez si vos larmes
Ne pourront de ses mains faire tomber les armes.
C'est l'unique moyen de fléchir ses pareils.

ALPHRÈDE

Prends, lâche conseiller, prends pour toi tes conseils :
La plus avantageuse, et célèbre fortune,
Achetée à ce prix, me serait importune.

485

AMYNTAS

Quoi tu peux au malheur joindre la vanité ?
La langue d'un Esclave, a tant de liberté ?

ALPHRÈDE

Mon malheur, tel qu'il est, n'est pas encor extrême,
Puisqu'il ne me rend pas esclave de moi-même.

490

AMYNTAS

Tu l'es assez de toi, l'étant de ton orgueil,
Qui plus que ton malheur, creusera ton cercueil,

ALPHRÈDE

Je plaindrais un soupir, pour t'en ôter l'envie,
La plus cruelle mort, vaut une lâche vie.

AMYNTAS

Désirer de mourir, parmi l'adversité,
Comme à d'autres le craindre, est une lâcheté.

495

ALPHRÈDE

Qui se plaît à souffrir mérite son supplice,
Mais chercher son repos, c'est se rendre justice.

AMYNTAS

Eh bien, on te prépare un repos éternel,

ALPHRÈDE

La mort est effroyable aux yeux d'un criminel.
Qui la gagne, la craint ; mais elle est désirable,
À qui vit malheureux, et non pas misérable.

500

AMYNTAS

Quoi ta rébellion, et la mort d'un des miens,
Ne rendent pas tes bras, dignes de ces liens ?

ALPHRÈDE

Est-ce rébellion, qu'employer son courage,
À défendre sa vie, et repousser l'outrage ?

505

(Il dit à un des Arabes.)

(L'Arabe sort.)

AMYNTAS

Donc ta vie, orgueilleux, est de grand intérêt ?
Allez voir de ce pas, si son supplice est prêt ;
Déteste maintenant, crie, peste, murmure,
Appelle-moi cruel, joins la plainte à l'injure,
Je laisse la voix libre au milieu des tourments,
Je ne la change point, en des mugissements,
Et les Taureaux d'airain n'ont point ici d'usage ;

510

(Elle se met à genoux.)

ALPHRÈDE

Que je me plaigne, ô Dieux ! Quand je sors de servage
Quelle faveur plus rare obtiendrais-je des Cieux ? 515
Et quel de mes amis, me pourrait traiter mieux ?
Non, non, ne croyez point, que d'une âme craintive,
Je doive recevoir le repos qui m'arrive,
La mort des malheureux est une heureuse mort,
Et le naufrage est doux, quand il nous jette au port. 520
Mais si j'ose (Seigneur) implorer quelque grâce,
Et si quelque pitié peut chez vous trouver place,
Daignez pour quelque temps différer mon trépas,
Les Dieux me sont témoins que je ne le crains pas ;
Et qu'il me tiendra lieu d'une faveur extrême, 525
Si vous me conservez en un autre moi-même,
Dont le sang, est mon sang, et qui dans peu de temps...

SCÈNE VI

[Alphrède, Amyntas, Acaste, Ferrande,] Géraste, Arabe suivi de deux autres et d'une vieille femme tenant une Simarre en broderie, et des perles.

AMYNTAS

Alphrède, levez-vous.

ALPHRÈDE

Dieux, qu'est-ce que j'entends ?

OLÉNIE VIEILLE

Charme innocent des yeux, incomparable Alphrède, 530
Merveille de beautés, à qui tout autre cède ;

Recevez en ces dons, de la part d'Amyntas,
De dignes ornements de vos rares appas,
L'honneur de ses baisers sera toutes vos peines,
Sa maison, vos prisons et ces perles vos chaînes.

535

ALPHRÈDE

De la part d'Amyntas ? Qu'entends-je, ô justes Dieux !
Quel bonheur est celui qui m'arrive en ces lieux ?
Quoi ? Cet heureux vieillard, sur ces rives respire,
Et n'est pas habitant du ténébreux Empire ?
Mon père voit le jour ? Ces dons sont de sa part ?
Mais peux-tu lâche sang reconnaître si tard,
Sous des traits si certains l'auteur de ta naissance ?
Ô Ciel ! Quelle merveille égale ta puissance,
Je recouvre mon père, en cet heureux séjour ?
C'est à lui que je parle, il respire le jour ?

540

545

AMYNTAS

Immobile, interdit, comblé d'heur et de joie,
Je doute que je vive, et que je te revoie ;
Oui, je vis chère Alphrède, et puisque avant ma mort
J'obtiens cette faveur de la bonté du sort,
Qui n'a point de seconde, et qui tout autre excède,
De recouvrer ma fille, et de revoir Alphrède,
Je suis trop satisfait du bonheur de mes jours,
Et ne demande plus d'en prolonger le cours.

550

ACASTE

Puisque Acaste avec vous partage cette grâce,
Il est temps, chère soeur, qu'à mon tour je t'embrasse,
Un instinct naturel ne te nomme-t-il pas,
Ce frère qui te parle, et qui te tend les bras ?

555

ALPHRÈDE (*l'embrassant*)

Je reste également, et confuse, et ravie,
Ô moment fortuné sur tous ceux de ma vie !
Mon père, quel miracle incroyable à mes yeux, 560
Vous rend si vénérable aux peuples de ces lieux ?
Quelle est cette aventure ? Ô Dieux ! La puis-je croire ?

AMYNTAS

Deux mots t'en apprendront la véritable histoire,
Tu sais, que redoutant la fureur des Gaulois,
Quand leur Roi triomphant rangeait tout sous ses lois, 565
Et forcés de quitter le rivage d'Ibère
Nous cherchâmes ailleurs l'abri de sa colère ;
Et crûmes rencontrer un asile certain
Aux bords où la Tamise étend son large sein.

ALPHRÈDE

Hélas, il m'en souvient. 570

AMYNTAS

Mais tu sais quel orage
Amena nos vaisseaux jusques à ce rivage,
Où, puisqu'il plut aux Dieux, tel fut notre destin,
Que de ses habitants nous fûmes le butin.
Ta beauté plut aux yeux de certaine Étrangère, 575
Qui t'acheta, mais las ! Dans les bras de ton père,
Tu me fus arrachée, et la même rigueur
Qui t'ôta de mon sein m'en arracha le coeur ;
Elle partit sur l'heure, et je ne pus apprendre,
Vers quelles régions ses vaisseaux devaient tendre ; 580
Ton frère me resta, pendant à mes genoux,

Et sa grâce d'abord le fit chérir de tous,
 Entre autres sa beauté plut aux yeux d'une Dame,
 Qui nous fit acheter, et depuis fut ma femme
 Car m'ayant daigné voir et pratiquer souvent, 585
 Et su si bien sonder qu'on ne peut plus avant,
 Soit qu'en mon entretien elle eût trouvé des charmes
 Soit qu'elle me jugeât être expert dans les armes,
 Soit qu'elle fût portée à me vouloir du bien,
 Par la conformité de son âge, et du mien, 590
 Son instinct à m'aimer me tirant de servage,
 Ne me laissa pour fers que ceux du mariage,
 Me trouvant veuf comme elle et veuf de tous mes biens,
 Je m'offris sans contrainte à ces derniers liens,
 Qui depuis m'ont acquis dedans cette Province, 595
 Une charge de chef dans les troupes du Prince ;
 Tel depuis quatorze ans j'ai vécu dans ces lieux,
 Sans qu'on m'ait interdit le culte de nos Dieux ;
 Le noir bras de la Mort a depuis deux années,
 De ma chère moitié tranché les destinées. 600
 Et le Ciel m'empêcha d'accompagner ses pas,
 Afin que ce bonheur précédât mon trépas.
 Fais-moi part à ton tour du récit de ta vie.

ALPHRÈDE

Nous quittâmes le port, si tôt qu'on m'eut ravie,
 Et tendant vers la France, à la fin à Calais 605
 Nos vaisseaux arrivés déchargèrent leur faix ;
 C'était l'heureux pays qu'habitait cette Dame,
 Qui depuis, me tint chère à l'égal de son âme,
 Eut un extrême soin de mon instruction,
 Et mourant, m'honora de sa succession ; 610
 Enfin un fort désir de revoir Barcelone,
 Produit par cet instinct que la naissance donne,

Me fit quitter Calais, et j'ai depuis ce jour,
Proche de mes parents, établi mon séjour ;
J'eus avec mes malheurs, une assez longue trêve,
J'eus quelques ans heureux ; mais faut-il que j'achève,
Et vous dois-je avouer, que de ce lâche coeur,
Le pouvoir de l'enfant à la fin fut vainqueur.

615

AMYNTAS

Je sais de tes amours la suite infortunée,
Et qu'un traître a rompu la foi qu'il t'a donnée,
Les Dieux y pourvoiront, différons ce propos ;
Et goûtons à l'envi les douceurs du repos.

620

ALPHRÈDE *(à genoux)*

Puisque jusqu'à ce point le Ciel me favorise,
Qu'un jour me rend un père, un frère, et la franchise,
Pour dernière faveur, par ces sacrés genoux,
Ne me déniez point ce que j'attends de vous,
Accordez une grâce, à l'ardeur qui me presse,
Je ne me lève point, qu'après cette promesse.

625

AMYNTAS

Que puis-je refuser à tes moindres désirs,
Puisque de ton repos, dépendent mes plaisirs ;
Oui, lève-toi ma fille, et demande assurée,
De trouver à tes vœux une âme préparée.

630

ALPHRÈDE

J'ose donc, en faveur d'une ardente amitié
De vous et de mon frère implorer la pitié,
Agréez que dans peu j'aille sous sa conduite,

635

De mon parjure Amant ruiner la poursuite,
 Dans Londres Isabelle une jeune beauté,
 A les attraits charmeurs qui me l'ont enchanté,
 C'est là que de mes maux est la fatale source,
 Et c'est là que mon soin en doit borner la course, 640
 Secondez ce dessein, que m'inspirent les Dieux,
 Et souffrez que dans peu nous partions de ces lieux.
 Ce n'est pas sans regret, qu'Alphrède délibère
 De se ravir sitôt aux regards de son père,
 Mais elle s'y rendra par un proche retour, 645
 Et ce départ si prompt importe à son amour,
 Joint qu'une autre raison qu'une simple amourette,
 Que mon honneur m'oblige à vous tenir secrète,
 Jusqu'au temps qu'à vous seul je puisse ouvrir mon sein,
 M'oblige à ce fâcheux, mais important dessein. 650

AMYNTAS

Mais, puisque ce trompeur tombé sous ma puissance,
 Relève absolument de mon obéissance,
 Faisons-lui couronner votre fidélité,
 Et tirons ce moyen de mon autorité.

ALPHRÈDE

La douceur fera plus sur cette âme de roche ; 655
 Notre hymen me serait un éternel reproche,
 Le succès que j'attends consiste à bien savoir
 User de l'artifice, et non pas du pouvoir.

AMYNTAS

Mais comment croyez-vous que la beauté qu'il aime,
 Pour vous rendre ses vœux les dérobe à soi-même, 660
 Et cède à votre amour le choix qu'elle en a fait.

ALPHRÈDE

Mes pleurs, et mes soupirs obtiendront cet effet ;
Et s'ils peuvent si peu qu'elle n'en fasse compte,
Il faudra réparer mon honneur par ma honte,
Je lui découvrirai, mais ne m'obligez point
À vous parler encor, touchant ce dernier point.

665

AMYNTAS

Sous l'espoir du retour je souffre ce voyage,
Puisque à ce rude effort ma promesse m'engage,
Mais durant ce fâcheux, et long éloignement,
Que fera parmi nous cet infidèle Amant ?

670

ALPHRÈDE

Au bout de quelques jours que je serai partie,
L'équipant de vaisseaux permettez sa sortie ;
Ici mon cher Ferrande, il faut que ton secours,
M'aide à tromper un traître, et serve mes amours.
Ce soir nous parlerons, je te veux seule apprendre,
Ce plaisir qui m'importe et que tu me peux rendre :
Mon père en ce bienfait secondera tes soins,
Et tous deux m'assistant je n'espère pas moins,
Que de changer mon sort et que de faire naître,
Le remords que je veux en l'âme de ce traître.

675

680

ACASTE

Dieux ! Qu'il me sera doux d'accompagner vos pas.

ALPHRÈDE

Ce m'est un bien plus cher que vous ne croiriez pas,

Et je ne puis nourrir une espérance vaine,
Puisque un tel compagnon, veut partager ma peine ;
Malgré tous tes desseins, Amour, peste des coeurs,
Je forcerai mon sort, et vaincrai tes rigueurs.

685

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Rodolphe, Cléandre, en une chambre d'une prison, les fers aux mains.

RODOLPHE

Quel destin m'interdit, et la mort, et la vie,
Que ne m'est la dernière, ou permise, ou ravie,
Au captif si longtemps incertain de son sort,
Chaque instant de sa vie est pire que la mort, 690
Noires filles du temps, divinités avares,
Que dans les beaux dangers, vos faveurs sont barbares,
Pourquoi me rencontrant parmi tant de combats
S'engourdisaient vos mains, et ne m'attaquaient pas ?
Que ne m'atteigniez-vous aux brèches des murailles, 695
Où j'ai vu des héros faire leurs funérailles,
Pourquoi dedans un camp, pourquoi dans les duels
Vos traits m'épargnaient-ils ? Pour m'être plus cruels,
Pour ôter à ma mort l'honneur que je souhaite,
Pour réserver aux vents, le soin de ma défaite, 700
Et de l'humide sein d'un instable élément
Me voir jeter aux fers, des fers au monument ;
Certes, non sans raison, un élément perfide,
Devait en quelque sorte être mon homicide ;
Je ne m'étonne pas si léger, si mouvant, 705
Que je sois le jouet, et de l'onde, et du vent,

Il était, belle Alphrède, il était légitime,
Que le Ciel égalât ses armes, à mon crime,
Et que voulant punir le mépris de ma foi,
Ma mort eût des auteurs, inconstants comme moi.

710

CLÉANDRE

Puisse de nous le Ciel, détourner toute injure,
Mais je crains pour Alphrède une triste aventure ;
Depuis qu'on la tira de ce triste séjour
Le soleil quinze fois a ramené le jour,
Sans qu'on nous ait parlé d'aucun point qui la touche,
À peine à ces voleurs un mot sort de la bouche ;
Et je ne m'ose plaindre, en la doute où je suis,
Que la mort ait déjà terminé ses ennuis,

715

RODOLPHE

Le Ciel lui soit plus doux !

CLÉANDRE

Je sais quelle folie,
Est à l'homme une peur sur un songe établie,
Mais ce triste soupçon m'inquiète si fort,
Que je ne vois la nuit qu'image de la mort,
Que spectres, qu'ossements, que feux, que précipices,
Que juges, que bourreaux, que fers, et que supplices,
Et toujours tant de trouble à mon sommeil est joint,
Que mon repos dépend, de ne reposer point.

720

725

RODOLPHE

Les Dieux dessus moi seul répandent leurs disgrâces,
Que tombe sur moi seul l'effet de leurs menaces,

Mais combien à propos, Ferrande vient ici ;
Que ton éloignement nous coûte de souci.

730

SCÈNE II

Rodolphe, Cléandre, Ferrande.

RODOLPHE *(continue)*

De quoi doit être enfin notre prison suivie ?
Viens-tu nous annoncer, ou la mort ou la vie ?

FERRANDE *(triste)*

Préparez-vous, hélas ! Au plus triste rapport,
Qui jamais sur un coeur, ait fait un grand effort.

735

RODOLPHE

Qu'est-ce, faut-il mourir ? Dis tôt.

FERRANDE

Non, non, la rage,
Du chef de ces voleurs est lassée de carnage ;
Le rude bras du Ciel a porté tous ses coups,
Et le beau sang d'Alphrède a satisfait pour tous.

740

CLÉANDRE

Comment, Alphrède est morte ?

RODOLPHE

Ô cruauté Barbare !

FERRANDE

Vous seul, êtes meurtrier d'une beauté si rare,
De votre seule rage, Alphrède est le butin.
Et vous êtes cruel, plus que son assassin.

745

RODOLPHE

Ô lâche perfidie !

FERRANDE

Écoutez une histoire,
Qu'à moins que de la voir j'aurais eu peine à croire.

CLÉANDRE

La puis-je entendre hélas.

FERRANDE

Il vous souvient du jour,
Qu'on tira de ce lieu, ce miracle d'amour ;
Aussitôt, on l'amène au logis du Pirate
À l'abord, sa constance, en son visage éclate ;
Elle entre d'un pas grave, et parle à ce voleur,
Sans qu'aucun changement altère sa couleur ;
Sa grâce, en cet état, lui paraît sans exemple,
Plus il la trouve ferme, et plus il la contemple,
Il voit d'un oeil charmé sa résolution,
Admire son parler, son port, son action,
Et tout confus enfin, lui parle en ce langage,
Dieux ! De quel front (dit-il) vous portez le servage !
Si telle dans les fers est votre égalité,
Quel paraîtriez-vous dans la prospérité ?

750

755

760

Elle, par ces deux mots, rompit lors son silence,
 Je fuis le désespoir, je fuirais l'insolence, 765
 J'aurais les mêmes yeux, dont je vois les ennuis,
 Et je serais moi-même, autant que je la suis.
 Ce fatal mot de (la) fut lâché par mégarde,
 Le vieillard attentif aussitôt la regarde,
 Et reconnaît bientôt des charmes en son teint, 770
 Qui passent la douceur du sexe qu'elle feint.
 Même, il voit que sa bouche est à peine fermée,
 Que par une rougeur sa voix est confirmée,
 Et que son oeil en bas tristement attaché
 Témoigne le regret du mot qu'elle a lâché ; 775
 On nous ouvre aussitôt une chambre prochaine
 Où ce vieillard, pensif, commande qu'on nous mène,
 Et nous avons à peine encor parlé deux mots,
 Qu'entré seul, il l'aborde, et lui tient ce propos ;
 De quel pays, dit-il, belle prison des âmes 780
 Apportez-vous si loin des chaînes, et des flammes ?
 Quelle heureuse Médée à ce mourant Éson,
 Vient rendre de ses jours la première saison ?
 Là, je vois qu'elle tremble, et [d']un regard farouche
 Contemple sans parler cette amoureuse souche ; 785
 Ne sait que repartir, mais par son action,
 L'informe clairement de son aversion.
 Lui, pour comprendre en peu cette triste infortune,
 Devenu plus ardent, sans cesse l'importune ;
 Et cent fois à genoux, mais en vain, lui promet, 790
 Une part en son sceptre aussi bien qu'en son lit.
 D'une trop belle ardeur son âme était pressée,
 Rodolphe trop avant régnait dans sa pensée,
 Sa foi demeura pure, et malgré vos mépris,
 Vous seul, aviez pouvoir de toucher ses esprits. 795

RODOLPHE

Achève tôt, Ferrande

CLÉANDRE

Ô cruelle disgrâce !

FERRANDE

Des caresses enfin il passe à la menace,
Peste contre elle et vous, et j'ai vu le moment
Qu'il vous immolerait à son ressentiment ; 800
Mais cette passion à nulle autre seconde,
Eût plutôt ébranlé les fondements du monde,
Et dans son vide obscur reproduit le chaos,
Que de la détourner de son ferme propos.
Enfin, tout maintenant écumant de colère, 805
À grands pas, la voix rude, et le regard sévère,
Entrant dedans sa chambre un poignard à la main,
À mon tour (a-t-il dit) je puis être inhumain.
À cette cruauté la tienne me dispense,
La main haute à ce mot, ce barbare s'avance, 810
Et l'ayant derechef pressée au nom d'Amour
De recevoir ses vœux, et se sauver le jour ;
Au refus qu'elle a fait d'accomplir son envie,
Il a porté le coup, qui lui coûte la vie.
J'ai vu son sein ouvert, son visage est pâli, 815
Et jusque sur mon front son beau sang est jailli.

RODOLPHE

Et je ne mourrai pas.

CLÉANDRE

Ô rage forcenée !
Pernicieuse amour, et fille infortunée.

FERRANDE

Oyez de cet amour un merveilleux effet, 820
Il déteste le meurtre aussitôt qu'il l'a fait,
À peine il l'a commis qu'un remords le possède
J'ai vu tomber ses pleurs, presque aussitôt qu'Alphrède,
Entendu ses soupirs, et vu deux fois sa main
Prête de se porter contre son propre sein. 825
Il s'altère, se trouble, et sa douleur est telle
Que plus mourant qu'Alphrède il tombe dessus elle,
Pousse mille sanglots, mêle à son sang ses pleurs,
Et de son teint mourant en arrose les fleurs.
Mais il n'empêche pas, quelque effort qu'il y fasse, 830
Que le lys n'y pâlisce, et l'oeillet ne s'efface ;
Il la conjure enfin, par le Ciel, par son nom,
De daigner à ses pleurs accorder son pardon.
Et la presse si fort, implorant cette grâce,
Qu'enfin elle répond d'une voix faible et basse, 835
Pardonnez à Rodolphe, allez briser ses fers,
Je bénirai la main qui m'envoie aux enfers,
Je perdrai sans regret la lumière et la vie ;
Oui, je promets, dit-il, d'accomplir votre envie ;
Elle (à ce mot) contente, et lui tendant les bras, 840
Vaine ombre est descendue aux rives de là-bas.

RODOLPHE

Ô Ciel !

FERRANDE

Ce n'est pas tout, le fils de ce barbare,
 Ayant su vos mépris pour un objet si rare,
 A cru que le sujet de votre changement, 845
 Doit être quelque objet encor bien plus charmant,
 Si bien, qu'ayant appris qu'elle est en Angleterre,
 Et croyant voir en elle une Déesse en terre,
 Hier avec de grands biens qu'il se fait là porter,
 Il partit pour la voir, et pour vous supplanter. 850

(Montrant son épée.)

RODOLPHE

Ô cruel accident ! Cléandre au nom d'Alphrède,
 Au nom de cette amour, à qui toute autre cède,
 Fais qu'un ingrat, un traître, accompagne ses pas,
 Témoigne-lui ton zèle, et venge son trépas ;
 Prends ce fer, dont mes fers me défendent l'usage, 855
 Mon crime joint ici la justice à la rage ;
 Force un peu tes liens, et fais tant qu'à tes mains
 Soit possible la mort du pire des humains.
 Voilà qui de ses jours a terminé la course,
 Du sang qu'elle répand, ce coeur seul est la source, 860
 Ses lâches trahisons, ses mépris criminels,
 La poussent en l'horreur des antres éternels.

CLÉANDRE

Le frivole discours ! Pour se priver de vie,
 Le meurtrier ne rend pas celle qu'il a ravie,
 Il peut en quelque sorte expier son forfait, 865
 Mais non pas réparer le débris qu'il a fait ;
 De tous ses ornements, Alphrède est dépourvue,

Et mes yeux pour jamais en ont perdu la vue.

RODOLPHE

Tu juges bien hélas ! Que conserver mes jours
C'est m'être plus cruel, que d'en borner le cours, 870
Tu sais que les remords sont d'assez fortes armes,
Que le sang des ingrats plaît bien moins que leurs larmes,
Que pour les bien punir, on ne les punit pas,
Et qu'un long repentir, leur est un long trépas.
Tu veux, cruel, tu veux que son ombre sanglante, 875
Compagne de mes pas, sans cesse m'épouvante,
Que d'un oeil effrayé, je voie à tous propos
Son beau sang de son sein couler à larges flots,
Et que sa triste voix m'accuse sans relâche,
D'un mépris si barbare, et d'un oubli si lâche ! 880
Ses lys sont effacés, ses oeillets sont déteints,
Ses yeux sont des soleils, mais des soleils éteints ;
Et pour mon seul respect la mort étend ses glaces
Par tout ce beau débris des vertus, et des grâces.
Ô Vous ! Si quelque objet qui respire le jour, 885
Pour mon sujet encor est capable d'amour ;
Voyez de quels bienfaits j'oblige mes maîtresses,
Telles sont mes faveurs, telles sont mes caresses ;
L'inconstance est leur prix, un rebut mon accueil,
Notre union des fers, et leur lit un cercueil. 890
Mais je vois le bourreau de mon crime complice,
L'instrument de sa perte, et de mon injustice.

SCÈNE III

Amyntas, Deux arabes, Rodolphe, Cléandre, Ferrande.

RODOLPHE *(continue)*

Eh bien vieille terreur des hommes et des Dieux,
Machine d'os mouvants, spectre effroyable aux yeux ;
As-tu du sang d'Alphrède assouvi ton envie ? 895
Viens-tu joindre à sa mort la perte de ma vie ?
Frappe, frappe, s'il reste à ta débile main
Assez de force encor, pour me percer le sein ;
Fais suivre au criminel les pas de l'innocente,
Joint la mort de l'amant à celle de l'amante, 900
Tire de ce bras sec, immobile, et perclus,
Encor cette action, et qu'il n'agisse plus.

(On les détache.)

AMYNTAS

Coupable d'un malheur, qui n'a point de remède,
Je te délivre aux noms, et d'Amour, et d'Alphrède ;
Qu'on détache leurs fers. 905

RODOLPHE

Rêveur, au nom d'Amour !
Vieil tronc que par mépris la Parque laisse au jour ;
Ou que te croyant mort sa main avare oublie :
Quel exemple, bons Dieux ! Égale ta folie !
Tu peux former encor d'amoureux sentiments ! 910
Toi monstre qui naquis devant les Éléments.
Toi qui vis le chaos enfanter la nature,
De celui que tu fus, vivante sépulture,

Ombre, à qui rien d'humain ne reste que la voix.
Tu relèves d'Amour, tu révères ses lois !
Tu feins, tu feins l'ardeur qu'on croit qui te consomme,
Pour paraître amoureux, moins que pour paraître homme,
Et l'Amour ne te voit aux pieds de ses autels,
Que quand tu veux passer au nombre des mortels,

915

AMYNTAS

L'horreur de mon forfait te permet toute chose,
Et le respect d'Alphrède, à ma fureur s'oppose.

920

RODOLPHE

Quel respect justes Dieux ! après que son beau corps
Triste objet de ta rage, accroît le rang des morts.
Qu'Alphrède à ce mignon devait être traitable,
Que j'eus en ce beau fils, un rival redoutable,
Et qu'un coeur a besoin d'une forte vertu,
Pour ne lui céder pas, en étant combattu !
Alphrède contre toi s'est à tort mutinée,
Vieille prison d'une âme aux enfers destinée,
Va là-bas, assouvir tes désirs impuissants,
Elle sera sensible aux ardeurs que tu sens,
Elle aura moins d'orgueil sur ce rivage sombre
Et vaine ombre qu'elle est ne craindra plus une ombre.

925

930

AMYNTAS

Que sert de frapper l'air d'inutiles propos,
Ne troublez point Alphrède, et souffrez son repos.

935

RODOLPHE

Tu l'as bien su troubler barbare, impitoyable

Bourreau de la vertu, Monstre aux yeux effroyable,
 Meurtrier qui m'as ravi ce précieux trésor
 Toi qui n'as plus de vie et qui l'ôtes encor,
 Qui mort depuis longtemps encor nous assassines 940
 Qui de ce que tu fus n'es plus que les ruines,
 Qui tout sec, et tout os, ne pouvant plus pourrir
 As passé de cent ans la saison de mourir ;
 Tu l'as bien su troubler le repos de sa vie,
 Mort funeste aux vivants, toi qui me l'as ravie ; 945
 Mais achève ton crime, et porte l'instrument
 De la mort de l'amante, au sein de son amant,
 Étouffe dans mon sang ma vie, et ma misère,
 Ou le fils répondra de la rage du père,
 Tous les efforts du Ciel assemblés vainement 950
 Ne le soustrairaient pas à mon ressentiment,
 Il tend vers l'Angleterre, où pour toute aventure,
 Il va les yeux bandés marquer sa sépulture,
 Où je suivrai ses pas, avec le seul dessein,
 D'y graver de son sang ton crime sur son sein, 955
 Si le coup que j'attends, et que je te demande,
 Aux autels de la mort ne ravit cette offrande.

(Il s'en va.)

AMYNTAS

Il répondra pour soi, sors, ou reste en ce lieu,
 Telle est la loi d'Alphrède et je l'observe, adieu.

[SCÈNE IV

Rodolphe, Cléandre, Ferrande.]

RODOLPHE

Ô vous qu'à son besoin l'innocence réclame, 960
Auteurs d'un si beau corps, et d'une si belle âme,
Vengez de leurs accords le malheureux débris,
De notre liberté trop regrettable prix ;
Frappez ce malheureux ; non pas de ce tonnerre
Dont fut puni l'orgueil des enfants de la terre ; 965
Un peu d'air corrompu, le moindre coup de vent,
Un souffle, détruira ce squelette mouvant.
Mais, ô vaine fureur, vengeur lâche, et timide,
De chercher hors de toi l'auteur de l'homicide,
Rodolphe, quel bourreau, que ta déloyauté, 970
A le coup de sa mort en son beau sein porté ;
Contre lui ton remords injustement t'anime,
Ne lui souhaite point la peine de ton crime,
Il est bien moins cruel, que tu n'es inhumain,
Et ton coeur a failli beaucoup plus que sa main ; 975
Au moins, lâche fureur, si de la seule vie
De cet objet d'amour, tu t'étais assouvie,
Tu serais pardonnable, on voit des trahisons,
Et mon ingratitude a des comparaisons ;
Mais tu ne voulais pas pouvoir être égalée 980
Et jusques à mon sang ta rigueur est allée,
Pour commettre un forfait seul comparable à soi,
J'ai voulu, sans mourir être meurtrier de moi,
Et je me suis cherché jusqu'au ventre d'Alphrède,
Pour soûler cette rage à qui toute autre cède ; 985
Ainsi le fruit naissant de nos tristes amours,
Sans avoir vu le jour, a terminé ses jours,
Ainsi je l'ai frustré du bien de la lumière,

Et le lieu de son être est devenu sa bière ;
 La mort ferme ses yeux avant qu'ils soient ouverts 990
 Et devant qu'être au monde, il descend aux enfers ;
 Quel mortel ennemi, quel Monstre, quelle peste,
 Quel tigre, quel serpent est aux siens si funeste ;
 Parents infortunés, toi Thyeste qui fis
 De ton sein malheureux le tombeau de tes fils, 995
 Et toi triste vieillard, dont les mains parricides,
 Privèrent de clarté les yeux toujours humides,
 Vous pleuriez innocents, et traître que je suis,
 Les yeux secs, je l'envoie aux éternelles nuits.

FERRANDE

C'est trop perdre de temps, soyons-en plus avarés, 1000
 Et fuyons au plus tôt de ces rives barbares.

RODOLPHE

Fions-nous donc encor à la fureur des eaux,
 Que Londres soit l'endroit où tendront nos vaisseaux,
 Non pas que le pouvoir des charmes d'Isabelle,
 Entretienne en mon coeur aucun dessein pour elle ; 1005
 Mais pour en quelque sorte expier mon forfait,
 Et pour exécuter le dessein que j'ai fait,
 De punir ce barbare en un autre soi-même,
 Sacrifiant son fils à ma douleur extrême,
 Ou dans mon propre sang, (si le sort est pour lui) 1010
 Laver ma perfidie, et noyer mon ennui.

SCÈNE V

Eurylas, père d'Isabelle, Éraсте, Gentilhomme, avec deux autres, tous trois masqués, et tenant Eurylas, l'épée à la main, dans un bois.

(La scène [est] auprès de Londres.)

ÉRASTE

Amis n'avancons plus, la place est favorable,

EURLAS

Quel crime ai-je commis ?

ÉRASTE

Tu parles misérable !

Ta plainte sera courte, et d'un seul coup ma main

1015

Te fermera la bouche, et t'ouvrira le sein.

SCÈNE VI

Alphrède, sous le nom de Cléomède, Acaste, Éraсте, Eurylas, les deux Soldats.

ACASTE

Nous marchons un peu fort ; reposons-nous sur l'herbe

Attendant nos chevaux.

ÉRASTE

Enfin ce front superbe,

Et cet oeil arrogant dont je fus rebuté

1020

Relâchent maintenant de leur sévérité,

Et malgré Ciel, Enfers, Destins, père, et famille,

ALPHRÈDE

Qu'entends-je ? Approchons-nous.

ÉRASTE

Je possède ta fille.

Tu ne peux insolent me frustrer de ce prix
Non plus que m'empêcher de punir tes mépris,
Donnons, qu'attendons-nous ?

1025

ALPHRÈDE *(l'épée à la main)*

Arrêtez homicides,
Ici, voleurs, ici dressez vos bras timides,
Si lâchement haussés contre ce malheureux.

1030

PREMIER SOLDAT

Dieux cruels !

DEUXIÈME SOLDAT

Je suis mort.

ÉRASTE

Ô destin rigoureux !
Ce coup, témoigne bien, que jamais l'innocence,
N'a du Ciel, vainement réclamé la puissance.

1035

ACASTE

De tous trois à la fois, la mort ferme les yeux.

EURLAS

D'où peut un tel secours m'arriver que des Cieux ?
Tutélaires Démons, protecteurs de ma vie,
Vous, sans qui la clarté m'allait être ravie,
Quels vœux, et quel service égal à mon désir,
Reconnaîtra jamais un si rare plaisir ?

1040

ACASTE

Pour prix d'avoir de vous détourné cette injure,
Contez-nous seulement quelle est cette aventure.

EURLAS

Écoutez en deux mots ; l'un de ces assassins
Dont le Ciel par vos mains a tranché les destins,
Puissant, mais ennemi de toute ma famille,
Témoigna du dessein pour une mienne fille ;
Qui joignant ses mépris à mon aversion,
Refusa de répondre à son affection.
De la recherche enfin il passe à la menace,
Et comme il était vain, telle fut son audace,
Qu'animé de colère, et transporté d'amour,
Il jura de m'ôter, et la fille, et le jour.
Tandis que son esprit machinait l'entreprise,
À certain étranger ma fille fut promise,
Il en entend le bruit, devient plus furieux,
Et ne redoutant plus justice, homme, ni Dieux,
Met de tout son esprit les ressorts en usage,
Pour pouvoir contre nous exécuter sa rage.
Enfin pour son malheur, il a su qu'aujourd'hui,
Nous venions sans soupçon ni des siens ni de lui,
En un logis des champs passer cette journée
Proche duquel le traître a sa troupe amenée ;

1045

1050

1055

1060

En effet, son dessein a presque réussi,
 Car nous ayant, masqué, rencontrés près d'ici,
 Faisant garder ma fille en la route prochaine
 Il venait à l'écart exécuter sa haine,
 Lorsque le prompt secours que vous m'avez donné,
 A diverti le coup qui m'était destiné.

1065

ACASTE

Dieux ! Quel est mon bonheur, d'avoir en sa ruine,
 En quelque sorte, aidé la justice divine ;
 Mais sans perdre de temps en discours superflus,
 Secourons votre fille, et ne différons plus.

1070

EURYLAS

On ne peut sans danger, lui donner d'assistance,
 Ses gardes sont en nombre, et feront résistance,
 Consultons là-dessus.

1075

(Là, ils se masquent, et prennent les casaques des morts.)

ACASTE

Cet avis est aisé.
 Prenons chacun le masque, et chacun déguisé,
 Feignant d'avoir atteint la fin que l'on demande
 Allons congédier cette troupe brigande ;
 Passons pour ces voleurs, un seul signe de main
 Obligera leurs gens à s'écarter soudain.

1080

EURYLAS

Le Ciel m'est favorable, et par vous sa puissance,
 Témoigne avoir dessein d'assister l'innocence,

Dieux ! Après quels si grands, et si dignes effets,
Ne serons-nous encor ingrats à ces bienfaits.

1085

ACASTE

Sachons adroitement conduire cette affaire.

ALPHRÈDE

L'épée au pis aller, toujours prête à bien faire,
Ne nous manquera pas en cette occasion,
Et je ne m'en sers point à ma confusion.

1090

ACASTE

Pas un de ces voleurs n'en saurait être en doute,
Êtes-vous prêts, marchons.

EURYLAS

Suivez, par cette route.

SCÈNE VII

Isabelle, tenue par beaucoup de Valets, Orante, sa soeur.

(Une tapisserie se tire.)

ISABELLE

Laissez contre mon sein, laissez agir mes mains,
De meurtres, et de rapt, ministres inhumains,
Infâmes partisans de la fureur d'un traître,
Qui ravit maintenant l'être, dont je tiens l'être,
On égorge mon père ! Un voleur plonge hélas,

1095

En son sein innocent, son homicide bras,
Et vous voulez, cruels, vous voulez que je vive !
Mon sein demeure entier, et ma main est oisive.

1100

PREMIER VALET

Calmez ces vains transports.

ORANTE

Traîtres, qu'attendez-vous,
D'accomplir d'un meurtrier le funeste courroux ;
Notre vie à vos coups sans défense exposée,
Vous offre pour Érase une vengeance aisée ;
Servez sa passion, que délibérez-vous ?

1105

SCÈNE VIII

Isabelle, Orante, les valets, Alphrède, Acaste, Eurylas.

(Eurylas fait de loin un signe de main.)

PREMIER VALET

Érase a fait son coup, amis, retirons-nous.

ISABELLE *(à Eurylas)*

Achève ton forfait, viens monstre sanguinaire,
Viens confondre le sang des filles, et du père,
Ah ma soeur, étouffons ce serpent odieux,
La honte de la terre, et la haine des Cieux.

1110

(Tous se démasquent.)

EURLAS (*ôtant le masque*)

Ma fille, quel respect, quel devoir de nature
Te permet ce transport ?

ISABELLE

Quelle est cette aventure ;
Que vois-je, est-ce mon père, ô Ciel ! Ô justes Dieux !
Dois-je ici m'assurer au rapport de mes yeux !

1115

EURLAS

Baise à ces Cavaliers, les mains qui t'ont servie,
D'elles tu tiens l'honneur, d'elles je tiens la vie ;
À leur rare valeur, le Ciel avait commis,
Le fléau qui devait choir dessus nos ennemis.

1120

ISABELLE

Je ne puis qu'être ingrate à ce plaisir extrême,
Mais la vertu mon père est le prix de soi-même,
Et qui sait dignement employer un bienfait
Seul prend sa récompense, et seul se satisfait.

1125

ACASTE

La beauté du sujet honore la victoire,
Et vous avoir servie est pour nous trop de gloire,
En quelques intérêts qui vous puissent toucher
Croyez que cet emploi nous sera toujours cher.

EURLAS

Ma curiosité, sans vous être importune,
Se peut-elle informer quelle est votre fortune ?

1130

Cet habit étranger, joint au rare plaisir,
Que j'ai reçu de vous, m'oblige à ce désir.

ALPHRÈDE

Barcelone, en Espagne est ma natale terre,
D'où ce mien frère et moi passons en Angleterre, 1135
Pour annoncer la mort du plus parfait amant,
À qui jamais la Parque ouvrit le monument.
Rodolphe était son nom ; sa maîtresse Isabelle,
Que cet ami, mourant, me peignit la plus belle,
Qui dans Londres jamais ait respiré le jour. 1140

EURYLAS

Comment, Rodolphe est mort !

ISABELLE

Ô triste fruit d'amour !
Ô loi de nos destins, inhumaine, et barbare !
Hymen nous allait joindre, et la mort nous sépare !

ALPHRÈDE

Ô Dieux ! 1145

ISABELLE

Je suis la seule à qui touche sa mort.
À qui doit s'adresser ce funeste rapport.
Isabelle est mon nom.

ORANTE

Aventure cruelle !

(Elle dit seule.)

ALPHRÈDE

J'apporte avec regret cette triste nouvelle, 1150
Mais lui-même, en mourant m'enjoignit de vous voir
Et son désir exprès m'oblige à ce devoir ;
Avançons ; et suivant le chemin qui vous reste,
Je vous entretiendrai de ce rapport funeste ;
J'ose enfin l'espérer : Amour, peste des coeurs, 1155
Je forcerai mon sort, et vaincrai tes rigueurs.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

Alphrède, Acaste.

ACASTE

Ma soeur m'est-il permis de t'ouvrir ma pensée ?
J'ai cru que ton amant t'avait bien offensée,
Et j'ai dû d'autant plus blâmer sa trahison,
Que je t'imaginai hors de comparaison. 1160
En effet, je croyais qu'après ces corps célestes
Dont les divers aspects sont heureux, ou funestes,
Il n'était créature à qui plus justement,
On dût de la beauté le premier sentiment :
Mais quand ma liberté devrait t'être importune, 1165
Il faut enfin, il faut que je t'en préfère une.
Et je ne puis nier qu'au rapport de mes yeux,
Isabelle est l'honneur des ouvrages des Cieux.
Rodolphe a fait en elle un change légitime,
Je deviens d'ennemi, partisan de son crime ; 1170
L'ayant toujours blâmé, je t'avoue aujourd'hui...

ALPHRÈDE

Qu'en sa place ?

ACASTE

Il est vrai, j'aurais fait comme lui.

ALPHRÈDE

Enfin mon frère en tient.

ACASTE

Je sors d'un lieu sauvage, 1175
Où l'on ne sait d'Amour ni l'être, ni l'usage ;
Et de qui les beautés n'ont pas assez d'attraits,
Pour fournir à ce Dieu des flammes, et des traits,
Là, sans élection chacun suit sa nature ;
Chacun s'y laisse prendre, et prend à l'aventure, 1180
Sans goûter les douceurs de ces beaux mouvements,
Qu'on dit qu'Amour inspire aux esprits des amants ;
Nourri parmi ces gens, j'ai peine à reconnaître,
Quel est un changement qu'en effet je sens naître,
Si c'est amour ou non. Et pour me l'exprimer 1185
Je voudrais consulter quelqu'un qui sût aimer.

ALPHRÈDE

Ne consulte que moi, crois qu'en cette science
Aucune n'a plus d'art, ni plus d'expérience,
Je m'y suis trop instruite aux dépens de ma foi ;
Mais éprouve au hasard, combien je m'y connais. 1190

ACASTE

Écoute ; au même instant que parut à ma vue,
Cette jeune beauté de tant d'attraits pourvue,
D'un désordre soudain mes sens furent troublés,

Mon esprit interdit, mes yeux comme aveuglés,
Et je ne voyais rien qu'une douce lumière
Qui m'avait ébloui de sa clarté première.
Mais quel ordre, bons Dieux ! Et quel raisonnement
Est égal en douceur à ce dérèglement ?

1195

ALPHRÈDE

Ainsi voulant chez nous établir sa demeure,
L'Amour surprend, frappe, entre, et se loge en même heure.
Entreprenant un coeur qu'il ne veut pas faillir,
Tout son dessein dépend de le bien assaillir.
Mais poursuis seulement.

1200

ACASTE

Après ce doux caprice,
Quand ma raison voulut reprendre son office,
Et rétablir un peu ses mouvements confus,
Je connus clairement que je n'en avais plus.
D'une secrète ardeur mon âme était pressée,
Je ne pouvais former qu'une même pensée,
Mon mal seul me plaisait, je ne concevais rien,
Et ses seules beautés étaient mon entretien.

1205

1210

ALPHRÈDE

Mon frère est pris, après ?

ACASTE

Quand la mère des ombres,
Confondant les couleurs fit toutes choses sombres,
Et sur cet horizon répandit ses pavots,
Je trouvai le travail, dans le sein du repos ;

1215

Et je vis que des mois l'inégale courrière,
Presque avant mon sommeil, achevait sa carrière.

ALPHRÈDE

Achève, Acaste en tient.

ACASTE

Encore ce sommeil 1220
Était interrompu d'un si fréquent réveil,
Qu'à peine je puis dire avoir clos la paupière,
Et dormi seulement une minute entière ;
Ce parfait abrégé des merveilles des Cieux,
Quand j'allais reposer venait m'ouvrir les yeux ; 1225
Elle m'éblouissait de ses attraits sans nombre,
Je lui tendais les bras, mais n'embrassais qu'une ombre,
Et ne pouvais pourtant, en ma confusion
Etre mal satisfait de cette illusion ;
J'aimais à me tromper d'un si plaisant mensonge, 1230
Et refermais les yeux pour retrouver mon songe.
Est-ce Amour ?

ALPHRÈDE

Oui sans doute, et ce tyran naissant
N'eut jamais en un coeur d'Empire plus puissant.

ACASTE

Je souhaite sa vue, et la crains tout ensemble, 1235
Je brûle de la voir, et l'abordant je tremble,
Près d'elle je sens naître un désordre secret,
Qui confond mes pensers, et qui me rend muet.
Il semble que ma langue à son abord se lie,

Ce que j'ai médité la voyant je l'oublie,
Je la quitte confus, je rêve tout le jour.

1240

ALPHRÈDE

Si tu n'es amoureux, je n'eus jamais d'amour.
Au reste, de quel prix, et de quelles largesses,
Voudrais-tu (le pouvant) acheter ses caresses ?

ACASTE

Pour l'acquisition d'une telle beauté
J'engagerais mon coeur, mes biens, ma liberté ;
Mon repos, ma raison, mon espoir, mon envie,
Mes vœux, mes soins, mes pas, et si tu veux ma vie,
Puisque cette merveille est mon unique bien,
Que seule elle m'est tout, et tout sans elle rien.

1245

1250

ALPHRÈDE

Et si sans engager tes soins, tes pas, ta vie,
Ton repos, ta raison, ton espoir, ton envie,
Tes passions, ton coeur, tes biens, ta liberté,
Je te fais posséder cette rare beauté ?

ACASTE

Je te contemplerais, en l'ardeur qui me presse,
Non plus comme une soeur, mais comme une déesse,
Mais ne me promets rien qui passe ton pouvoir ;
Un grand espoir manquant, est un grand désespoir.

1255

ALPHRÈDE

Laisse-moi seulement lui donner quelque atteinte,
N'en tire aucun sujet, ni d'espoir ni de crainte ;

1260

Et fais de cet essai que je donne au hasard,
Ainsi que d'un dessein, où tu n'as point de part,
Je ne risque après tout qu'un fort léger office,
Et si notre bonheur fait tant qu'il réussisse,
Tu gagneras beaucoup, ayant peu hasardé, 1265
Et recevras quasi sans avoir demandé ;
Te pourras-tu résoudre à brûler de ces flammes,
Dont le flambeau d'Hymen unit deux belles âmes,
Mais simple que je suis, Qui ne le pourrait pas ?
Quel goût serait mauvais, pour de si doux appas. 1270
C'est là qu'innocemment un jeune coeur respire
Les douces libertés de l'amoureux Empire,
Que le plus continent peut goûter des plaisirs
Qui du plus vicieux borneraient les désirs.
C'est là qu'un couple heureux, l'un de l'autre dispose, 1275
Qu'en se réservant tout, on donne toute chose,
Que la raison s'accorde avec la volupté
Et qu'au milieu des fers, on est en liberté.
C'est là...

ACASTE

N'achève point ; quel esprit si sauvage, 1280
Ne conçoit les douceurs de cet heureux servage ;
Faire en faveur d'Hymen un éloge pareil,
C'est sucrer le nectar, et dorer le soleil.
Va tenter seulement cette heureuse entreprise.

ALPHRÈDE

Que je m'oblige hélas ! Si je te favorise, 1285
Mon bien plus que le tien dépend de ce bonheur,
Et servir ton amour, est servir mon honneur.

SCÈNE II

(Elle continue.)

(Elle se regarde en une fontaine. Alphrède vient et l'écoute.)

(Elle prend les fleurs d'un bouquet qu'elle a au côté.)

ORANTE *(seule)*

Enfin, importune contrainte,
Laisse ouvrir ma bouche à la plainte ;
C'est trop, qu'avec le coeur, je perde aussi la voix, 1290
Vous découvrir au vrai quelle est ma maladie,
Souffre que je la die,
Et que je nomme, Amour, pour la première fois.
Quoi passe-temps pleins d'innocence,
Doux exercices de l'enfance, 1295
Mes chères libertés, mes ébats, mes plaisirs,
Innocents entretiens de ma jeune pensée,
Vous m'avez délaissée ?
Et vous m'abandonnez à de nouveaux désirs ?
Moi, qui comme d'une chimère, 1300
Parlais d'Amour, et de sa mère,
Je dois sacrifier à leurs divinités,
Moi, qui jusques ici ne les croyais capables
De faire que des fables,
J'entends qu'enfin mon coeur m'en dit des vérités. 1305
Ce feu que je crus de nature,
À ne nous brûler qu'en peinture,
Et n'avoir pour flambeau, qu'un pinceau seulement,
Je sens qu'il me dévore, et qu'il est en mon âme,
Une si vive flamme, 1310
Qu'Etna ne brûle pas d'un feu si véhément.

Mais que sa violence est douce !
Et que les soupirs que je pousse
Procèdent bien d'un mal plus cher que la santé !
Que la mort dont je meurs vaut bien mieux que la vie, 1315
Et qu'avec peu d'envie,
Parmi de si beaux fers, je vois la liberté.
Beaux yeux, belles prisons d'une innocente esclave,
Nouveaux soleils des bords, que la Tamise lave,
Chers, et premiers auteurs de mes affections, 1320
Beaux objets de mes vœux, mes douces passions,
Uniques souverains que mon âme désire,
D'où venez-vous si loin établir votre Empire ?
Et qui relèvera de deux maîtres si doux,
S'il faut que vos sujets soient parfaits comme vous ; 1325
Ô Dieux faites mon mal capable de remède,
Ou faites mes attraits dignes de Cléomède ;
Mais quelle peur me trouble, et sur quel fondement,
Ai-je pris de moi-même un mauvais sentiment ?
Parmi quelques beautés j'ai parfois trouvé place, 1330
Quelquefois, sans horreur, j'ai consulté ma glace.
Et j'en crois ces ruisseaux, dont le cristal mouvant,
M'a trouvée agréable, ou m'a menti souvent.

SCÈNE III

Alphrède, Orante.

ALPHRÈDE *(cachée)*

Ô le doux passe-temps.

(Les jetant dans l'eau.)

ORANTE *(continue)*

De plus vermeilles roses, 1335
 Que celles que je tiens, sur mon sein sont écloses ;
 Si ce moite miroir ne me flatte à dessein,
 Ces lys n'égalent pas la blancheur de mon sein.
 Ces oeillets sont flétris aussitôt qu'on les touche,
 Et ce défaut n'est point aux oeillets de ma bouche, 1340
 Si mon cher Cléomède un jour les doit toucher,
 Il les fera fleurir, bien plutôt que sécher.
 Avouez belles fleurs, qu'Orante vous surmonte,
 Vous ne me parez point, et moi je vous fais honte,
 Mon teint a plus d'attraits que vous n'en possédez ; 1345
 Et je vous porte à tort, puisque vous me cédez.

ALPHRÈDE *(la surprenant)*

Quoi ! Sur des fleurs Orante exerce sa colère ?

ORANTE *(surprise)*

Je ne les puis souffrir, l'odeur m'en est contraire ;
 J'allais m'évanouir, sans le secours de l'eau,
 Que ma main a puisée au sein de ce ruisseau. 1350

ALPHRÈDE

Et ce n'a pas été sans remarquer possible,
 Combien des maux de coeur, la douleur est sensible,
 Ce mal quoique léger, sans cet heureux secours,
 De votre belle vie eût terminé le cours.
 Jugez donc d'un plus grand, et quelle maladie, 1355
 Ce peut être qu'hymen si l'on n'y remédie.
 Depuis que ce poison nous a gagné le coeur,
 Il trouble les esprits, amortit la vigueur ;

Et si cruellement à la fin nous possède,
Qu'il faut bientôt mourir, ou trouver du remède. 1360
Ce n'est pas sans dessein, ô divine beauté,
Que je parle d'Amour, et de sa cruauté ;
Si pour un malheureux quelque pitié vous touche,
Mais las ! Dois-je fier ce discours à ma bouche ?

ORANTE (*bas*)

Ô miracle d'amour ! ô bonheur sans égal ! 1365
Au moment que je l'aime, il partage mon mal.

ALPHRÈDE

Si, dis-je, un malheureux vous trouve assez humaine,
Pour prêter vos faveurs à l'excès de sa peine,
Il vous devra le jour, qu'il tiendra de vos mains,
Et vous l'égalerez aux plus heureux humains. 1370

ORANTE

Quel est ce malheureux ?

ALPHRÈDE

Si j'obtiens cette grâce,
Qu'en sa faveur chez vous la pitié trouve place,
Je vous dirai son nom.

ORANTE (*bas*)

Il veut parler de lui, 1375
Et se veut déguiser dessous le nom d'autrui ;
Ne le connais-je pas ?

ALPHRÈDE

C'est un autre moi-même ;
Un dont les intérêts me sont chers dans l'extrême ;
Et dont la passion ne se peut exprimer.

1380

ORANTE

Qu'un amant est timide, il ne s'ose nommer.

ALPHRÈDE

C'est mon frère en un mot,

ORANTE

Ô Dieux l'erreur cruelle !

ALPHRÈDE

Il est passionné ;

ORANTE

De moi ;

1385

ALPHRÈDE

Non, d'Isabelle,

ORANTE

Quelle est ma vanité ! je pense sous ma loi
Captiver tout le monde, et nul ne songe à moi ;

ALPHRÈDE

Servez sa passion, et nous obtenez d'elle,
Qu'elle soit pour Acaste aussi douce que belle.

1390

ORANTE

Oui, je lui parlerai de son affection,
Et m'emploierai pour lui ; mais à condition.

ALPHRÈDE

Quelle ?

ORANTE

Que répondant à mon amour extrême,
Vous aimerez Orante autant qu'elle vous aime ;
Je ne vous puis celer ; mais qu'ai-je dis hélas !
J'ai lâché la parole, et je ne rougis pas !

1395

(Elle dit seule.)

ALPHRÈDE

Vous, me vouloir du bien, que suis-je belle Orante,
Pour oser me flatter d'une si belle attente ?
Que plutôt, mais brisons là, votre soeur vient ici,
Mon frère est mort sans vous, contez-lui son souci.
Laissons tenter la fille, et voyons si le père
Couronnera nos vœux du succès que j'espère.

1400

SCÈNE IV

Orante, Isabelle.

ORANTE

Ce Rodolphe, ma soeur, vous coûte trop de pleurs,
Ne vous consommez plus d'inutiles douleurs ; 1405
Quelle autre se relâche à des plaintes pareilles ?
Parlez-vous à la Mort ? Elle n'a point d'oreilles,
Lui montrez-vous vos pleurs ? Elle a les yeux bandés,
Orphée à peine obtint ce que vous demandez,
Encor flattant un deuil, bien plus grand que le vôtre, 1410
Et donnant d'une main, elle reprit de l'autre ;
Elle n'entend, ni voit les soupirs des humains,
Et n'a de tous les sens, que l'usage des mains.

ISABELLE

La constance est aisée, à qui vit comme Orante,
Autrefois, comme toi je fus indifférente ; 1415
Comme toi, je croyais avant que l'éprouver,
Que l'amour fût un mal dont on se pût sauver :
Mais le temps, comme à moi t'en apprendra l'usage,
La vertu que tu suis, est un défaut de l'âge,
Tôt ou tard, on est pris ; et sache qu'à son tour, 1420
Ton coeur croîtra le rang des esclaves d'Amour.

ORANTE

Comment ? Vous me croyez si jeune, et si novice,
Que d'ignorer sa force, et que d'en faire un vice,
Non, non, si c'en est un, mon coeur est vicieux ;
Moi ; pourquoi n'aimer pas ? Je vis, et j'ai des yeux, 1425
Pour moi comme pour vous les beautés ont des charmes,

Pour moi comme pour vous l'Amour porte des armes.
J'aime, mais il est vrai que de suivre les pas,
D'un amant qui mourrait, je ne le ferais pas.

ISABELLE

De quoi me parles-tu ? Quelle est ta rêverie, 1430
Que veuve avant l'hymen, tu veuilles que je rie ?

ORANTE

J'apprends bien aujourd'hui, que fort souvent nos pleurs,
Naissent de la coutume et non de nos douleurs,
Et vos naïvetés passent bien ma créance, 1435
Que vous pouvez ma soeur, pleurer par bienséance,
Vous songez à Rodolphe, et vous plaiguez son sort,
Plus parce qu'on vous voit, que parce qu'il est mort ?
Dieux ! le plaisant regret ! en effet quelle peine
Vous pourrait exciter sa perte si soudaine ?
À peine il s'est fait voir, et déjà ne vit plus, 1440
Quittez, quittez ma soeur ces regrets superflus,
Laissez au gré du ciel, répandre ses tempêtes,
Vos charmes sont trop forts pour manquer de conquêtes,
De si rares beautés ont trop de poursuivants,
Ne plaiguez point un mort parmi tant de vivants ; 1445
Déjà cent languissants invoquent la fortune,
Chacun pour vous parler, en foule m'importune ;
Jusqu'à des étrangers, qui soupirent pour vous,
Mais j'incline pour un, qui vous plaira sur tous.

ISABELLE

Et qui ? Nomme-le moi. 1450

ORANTE

Ce discours l'a changée,
Et voilà sa douleur à moitié soulagée ;
Pour qui plus volontiers auriez-vous de l'amour,
Des deux, à qui mon père et nous, devons le jour.

ISABELLE

Tous deux me plaisent fort.

1455

ORANTE

Voudriez-vous l'un, et l'autre ?
Cléomède est le mien, qu'Acaste soit le vôtre.
Mais qu'il vient à propos, vous conter son tourment,
Je vous le livre, adieu, traitez-le doucement.

SCÈNE V

Acaste, Isabelle.

ACASTE

Ce malheur est conjoint à l'amoureux martyr,
Qui nous ôte en naissant, le moyen de le dire,
Le coeur étant lié, la langue l'est aussi ;
Et qui sent plus, sait moins exprimer son souci.
Tel, en la vive ardeur dont mon âme est pressée,
Je ne puis expliquer ma confuse pensée,
Et mon désordre est tel que dire seulement
Que je ne puis rien dire, est tout mon compliment,
Que vous tiendrais-je aussi que des discours frivoles ?
Vos yeux vous disent plus, que toutes mes paroles ;

1460

1465

Vous savez leur pouvoir, et ces rois mes vainqueurs,
Reçoivent tous les jours tribut de mille coeurs.
Ils savent ces auteurs du feu qui me dévore,
Que qui vit, et qui sent, s'il vous voit vous adore,
Ainsi, puisque je vis, que je sens, et vous vois,
Il faut que leurs attraits, aient un esclave en moi.
Il serait superflu de vous conter ma peine,
Et vous ne tenez plus ma défaite incertaine.

1470

1475

ISABELLE

Vous me surprenez trop ; quoi presque en même jour,
M'annoncer un trépas, et me parler d'amour ?
C'est à la flamme, et l'eau ne donner qu'une place,
C'est vouloir que je brûle, et que je sois de glace ;
Puis-je si tôt forcer de récentes douleurs,
Et bien voir votre amour, au travers de mes pleurs.

1480

ACASTE

Que Rodolphe en sa mort a dû trouver des charmes,
Qu'heureux est le trépas qui vous coûte des larmes !
Ne poussant qu'un soupir, et pleurant une fois,
Vous payeriez assez la mort de mille Rois.
Quel Dieu ne changerait son être en nos misères,
Et ne voudrait mourir pour des larmes si chères ?

1485

SCÈNE VI

Acaste, Isabelle, Eurylas, Orante, Alphrède.

EURLAS

Ne délibérons plus d'un dessein résolu ;

1490

Je prétends sur ma fille un empire absolu,
 Et veux que dès demain, cet heureux mariage
 Sous une même loi, leurs deux âmes engage ;
 Sus, que de longs plaisirs dissipent nos ennuis ;
 Le calme suit les vents, les jours naissent des nuits, 1495
 Ainsi de la douleur que le Ciel nous envoie,
 Lui-même veut tirer notre commune joie.
 Rends ma fille à ton teint ses plus vives couleurs,
 À l'auteur de ton mal, laisse essuyer tes pleurs,
 Le message d'Acaste a causé ta tristesse, 1500
 Et c'est au même Acaste à faire qu'elle cesse ;
 Son amour, et le sang qu'il exposa pour nous,
 Lui donne une maîtresse, et te donne un époux.

ISABELLE

Tenant de votre main un présent de la sorte,
 Pour lui ma passion ne peut être trop forte ; 1505
 Et par le soin des Dieux ce bonheur m'arrivant,
 Je ne les puis bénir d'un zèle plus fervent.

ACASTE

Quel sort est en bontés égal à ma fortune !
 Quelle autre fut jamais plus douce et moins commune ?
 Quoi mon remède ô Dieux, naît quant et mon tourment, 1510
 Je vois, j'aime, et possède en un même moment ?
 Mon père de quels vœux...

EURLAS

Je vous dois davantage ;
 Je ne tiens que de vous ce reste de mon âge,
 Et ma maison entière est un indigne prix, 1515
 Du charitable soin que tous deux avez pris.

Allons, heureux soutien de mes vieilles années,
D'une commune voix bénir nos destinées.

ALPHRÈDE

Le Ciel m'accorde enfin le succès que je veux !

ORANTE

Que fais-tu ? Parle un mot en faveur de nos vœux.

1520

ALPHRÈDE

Non, non, c'est pour un coup, assez d'un hyménée,
Notre peine à son tour se verra terminée,
Il faut qu'après leur temps, le nôtre vienne aussi ;

ORANTE

Tu n'y travailles pas avec trop de souci.

ALPHRÈDE

Enfin un doux espoir, à ma crainte succède,
La Fortune et le Ciel sont enfin pour Alphrède,
J'ai droit de l'espérer, Amour, peste des coeurs,
Je forcerai mon sort, et vaincrai tes rigueurs.

1525

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

Rodolphe, Cléandre, Ferrande.

RODOLPHE

De ce pas, cher Ferrande, accomplis mon envie
Va tôt ; fais qu'un duel m'abandonne sa vie,
Porte-lui ce cartel, sers mon ressentiment.

1530

FERRANDE

Je ne puis, ce me semble, aller fort sûrement ;
Vous savez que pour lui cette heureuse journée,
Est à d'autres duels, que de Mars, destinée,
Le jour de son hymen, appeler un époux,
Ne peut à l'appelant produire [que] des coups.

1535

RODOLPHE

Il doit s'il a du coeur, soumettre toute chose,
À cette occasion, que l'honneur lui propose ;

FERRANDE

Acquérez les plaisirs dont il se va combler,
Et rompez son hymen, au lieu de le troubler ;

1540

Faites effectuer aux parents d'Isabelle
La foi qu'elle a de vous, et que vous avez d'elle ;
Ôtez à ce rival le bien qui vous est dû,
Paraissez, et rompez son hymen prétendu.

RODOLPHE

Isabelle n'est plus le sujet qui m'anime, 1545
Son change ne m'importe, injuste, ou légitime ;
Sa beauté ne m'est plus ce qu'elle me parut,
Son empire cessa quand Alphrède mourut.
Cette jeune merveille en perdant la lumière,
Rétablit sur mon coeur sa puissance première, 1550
Et regagna mes vœux par un si prompt effort,
Que son pouvoir semblait dépendre de sa mort.
Alphrède me veut seule, et sa fortune est telle,
Que sa mort l'a rendue en mon coeur immortelle,
Et que le seul dessein de venger son trépas 1555
A des côtes d'Oran conduit ici mes pas,
Où dès ce même jour, si le sort m'est prospère
Le fils me répondra de la rage du père.

FERRANDE

Mais puisque c'est un mal qu'il ne peut éviter,
Quel sujet vous oblige à le précipiter ? 1560
Puis-je l'allant trouver au milieu de la presse
Le tirer sans soupçon du sein de sa maîtresse ;
Et ne jugez-vous pas qu'il sera retenu,
Si par les assistants ce dessein est connu ?

RODOLPHE

Quoique mon repentir, en ma triste pensée, 1565
De la beauté qu'il aime, ait l'image effacée,

L'honneur me sollicite à détourner l'effet,
Du tort, et de l'affront qu'il pense m'avoir fait.
Cet affront n'est pas grand, mais il le pouvait être,
Sa trahison n'importe, et pourtant il est traître,
Fallût-il au milieu du bal, ou du festin,
Aller de ce perfide achever le destin,
Je suivrais sans respect la fureur qui me presse,
Et le poignarderais au sein de sa maîtresse.

1570

FERRANDE (*ayant rêvé longtemps*)

Voyez comme on profite à beaucoup consulter,
Donnez-moi ce cartel ; je vous vais contenter ;
Je le rends en ses mains, sans risque, et sans fortune,
Par une invention plaisante, et non commune.
On prépare un ballet, pour ces jeunes amants,
Vous avez entendu le son des instruments,
C'est ce qu'on répétait en notre hôtellerie ;
L'hôte fera pour moi...

1575

1580

RODOLPHE

Dis donc tôt, je te prie ;

FERRANDE

Qu'il me sera permis d'en disperser les vers ;

RODOLPHE

Eh bien ?

1585

FERRANDE

Lors sans hasard aisément je vous sers,
Mettant aux mains d'Acaste en la place des rimes

La prose qu'ont produit vos fureurs légitimes ;
Même un mot en sortant, lui marquera l'endroit,
Où vous le recevrez à disputer son droit.

1590

RODOLPHE

L'invention est rare ;

FERRANDE

Et surtout elle est sûre ;

RODOLPHE

Fais-la donc réussir, mais tôt, je t'en conjure ;
Nous allons cependant reconnaître le lieu,
Que tu lui prescriras,

1595

FERRANDE

Je vous attends, adieu.
Que d'une vaine ardeur son âme est enflammée,
Et que ces beaux desseins produiront de fumée,
Tous conseils lui sont vains, tous respects superflus,
Et s'il fait comme il parle, Acaste ne vit plus,
Cependant, une mort si prompte, et si certaine
Ne l'empêchera pas, que cette nuit prochaine,
Il ne rende ses vœux accomplis de tout point,
Et ne fasse un métier que les morts ne font point,
Mes respects, mes conseils, mes doutes, et mes craintes,
Pour le décevoir mieux sont d'agréables feintes,
Qu'à mes soins en partant Alphrède prescrivit,
Quand des rives d'Oran cet astre le ravit.

1600

1605

SCÈNE II

ORANTE

Le pauvre, qui chez soi voit la table déserte,
 Lorsque de mets exquis ailleurs elle est couverte, 1610
 Et qui ne peut goûter que des yeux seulement
 Les douceurs d'un festin dressé superbement ;
 Celui-là te ressemble, Orante infortunée,
 À toi, qui sans goûter vois les fruits d'hyménée,
 À toi qui vois ta soeur au comble des plaisirs, 1615
 Et qui n'oses passer les bornes des désirs,
 Je nourris je l'avoue, avec trop de licence,
 Cet importun penser dont mon sexe s'offense,
 Et l'honneur me défend de toucher de si près,
 Ces mystères d'amour, et ses plus doux secrets, 1620
 Mais quelque sage avis que la raison apporte,
 Il faut une constance, et bien rare, et bien forte,
 Pour voir de deux Amants les désirs satisfaits,
 Ne posséder rien, pas même des souhaits,
 Je le confesse, honneur, que ma triste pensée, 1625
 S'est à quelques désirs peut-être dispensée,
 Mais ces désirs hélas ! s'exerçaient vainement,
 La peine de Tantale était mon châtement.
 Cependant que le bal occupe tout le monde,
 Je vois ces deux Amants, (ô douceur sans seconde) 1630
 Retirés seul à seul à l'ombre d'un faux jour,
 Se pâmer de baisers, et consommer d'amour :
 À regards dérobés, et d'un oeil plein d'envie,
 Je vois l'excès de joie, où ma soeur est ravie,
 Et la laissant enfin en ce ravissement, 1635
 Des yeux, et du penser je cherche mon Amant,
 Je tire l'orgueilleux du milieu de la presse,
 Soupire, l'entretiens, lui ris, lui fais caresse,

Mais ses yeux peu courtois tournant de toutes parts,
S'égarent sans souci de rendre mes regards,
Et je connais enfin qu'au prix de leurs délices,
Nos plus doux entretiens ne sont que des supplices ;
Je lui trouve une humeur bien contraire à mes vœux ;
Espérons toutefois, cherchons ce dédaigneux.

1640

SCÈNE III

Acaste, Isabelle.

ACASTE

Je reste sans discours, et l'agréable chaîne,
Qui m'a lié le coeur, me lie aussi la voix ;

1645

ISABELLE

Ne m' imagine pas en une moindre peine,
Et crois que je te paie autant que je te dois.

ACASTE

Je ris de ma franchise, et ce jour qui m'en prive,
Me faisant être tien, je crois qu'il me fait Roi.

1650

ISABELLE

Ce même jour aussi, qui la mienne captive,
Je crois qu'il me fait Reine, en me donnant à toi.

ACASTE

Quand j'aurais asservi le ciel, la terre, et l'onde,
Mes fers sont le seul bien, qui pourrait me ravir.

ISABELLE

Et moi, quand je serais la plus vaine du monde,
Je serais satisfaite, en l'heur de te servir.

1655

ACASTE

Je veux vivre, et mourir sous l'agréable Empire,
De ces astres d'amour, mes soleils, et mes Rois.

ISABELLE

Pour toi j'aime le jour, pour toi je le respire,
Sans toi je serais lasse, et sans toi je mourrais.

1660

ACASTE

Je plaindrais mon trépas, quand la main de la Parque,
M'aurait mis de ton sein à la table des Dieux.

ISABELLE

Et je plaindrais le mien, quand même leur Monarque
Se démettrait sur moi de l'Empire des Cieux.

ACASTE

Je t'aimerais toujours, dût mon amour extrême,
Ne m'acquérir jamais un si riche trésor.

1665

ISABELLE

Tu me pourrais haïr autant que la mort même,
Que malgré tes mépris, je t'aimerais encor.

ACASTE

Puissé-je être des Dieux, et l'horreur et la haine,
Si jamais tout mon soin tend, qu'à te conserver.

1670

ISABELLE

Je veux que t'oubliant, mon crime soit ma peine,
Et c'est le plus grand mal qui te puisse arriver.

ACASTE *(continue)*

Puisse autant que nos jours durer cette querelle ;
Que le combat est beau, dont la cause est si belle !
Mon âme est transportée à tel point de plaisir,
Que je ne puis trouver où former un désir.
Mais (mon coeur) arrivant que la loi de la Parque
Permit à quelques morts de repasser la barque,
Et que Rodolphe encor dût respirer le jour ;
Confesse qu'il pourrait altérer notre amour,
Qu'il verrait avec soi ton amitié renaître,
Et reprendrait ton coeur, en reprenant son être ;

1675

1680

ISABELLE

Il est mort à propos, et ses plus doux appas,
Près de tes moindres traits, ne me toucheraient pas,
Je ne te puis nier, et tu le vis possible,
Qu'apprendre son trépas me fut un coup sensible.
En effet je l'aimais, et comme Amour alors
Assaillait ma raison de ses premiers efforts,
Je croyais que mon mal qui ne faisait que naître,
Était au plus haut point qu'il pouvait jamais être,
Mais j'ai bien mieux jugé du pouvoir de ce Dieu,
Depuis que mon bonheur t'a conduit en ce lieu ;

1685

1690

Mes yeux pour le premier quelques larmes lâchèrent,
 Mais les yeux du second aussitôt les séchèrent,
 Tu me plus dès l'abord, et presque en même jour 1695
 J'eus pour lui des soupirs, et pour toi de l'amour ;
 Sans doute que le bien, qui nous vint de tes armes
 Avait fort commencé, ce qu'achèvent tes charmes,
 Et qu'avant ce beau feu dont ton oeil est auteur
 Je te considérais comme mon protecteur ; 1700
 Mais cette douce ardeur aussitôt prit naissance,
 J'eus bientôt plus d'amour, que de reconnaissance ;
 Et quand tu t'es offert, ta recherche en effet
 A devancé ma voix, mais non pas mon souhait ;

ACASTE

S'il est vrai que ton coeur, belle et rare merveille, 1705
 Soupire d'une ardeur à la mienne pareille ;
 Satisfais sur un point ma curiosité ;
 De quel oeil verrais-tu mon infidélité ?

ISABELLE

De l'oeil dont je verrais la perte de ma vie,
 De qui tu peux juger qu'elle serait suivie. 1710

ACASTE

Et que résoudrais-tu, si dans ce désespoir
 Celle que j'aimerais tombait sous ton pouvoir ?

ISABELLE

Pour lui ravir tes vœux, il n'est point d'artifice,
 Et point d'invention dont je ne me serve,
 C'est là que je croirais accorder la raison, 1715

Et la justice même, avec la trahison ;
Le crime quelquefois, peut s'employer sans crime,
Et mon amour rendrait la fraude légitime ;
Tout ce qui peut tomber dans l'esprit des amants,
Les suppositions, l'art, les déguisements,
Et tout ce que peut faire une fille abusée,
Contre qui l'a trahie, et qui l'a méprisée,
Ne doute point qu'Amour lors ne m'y résolut,
Souvent de tant risquer, dépend notre salut.

1720

ACASTE

Tu pardonnerais donc en pareille aventure,
De semblables moyens de venger une injure ;

1725

ISABELLE

Je n'en pourrais au moins condamner le dessein ;

ACASTE

Sors, importun secret, sors enfin de mon sein ;
Donc une mienne soeur...

SCÈNE IV

[Isabelle, Acaste, Le page.]

LE PAGE

Madame, l'assistance,
N'attend plus qu'après vous, et le ballet commence ;

1730

ISABELLE *(à Acaste)*

Que me voulais-tu dire ? Achève, mon souci.

ACASTE

Nous les mettrions en peine, en tardant plus ici.

SCÈNE V

(La chambre s'ouvre, et une pantalonnade déjà commencée se danse devant le Père, Orante, l'Oncle, et autres parents.)

SCÈNE VI

[Les mêmes,] Acaste et Isabelle entrent et prennent place.

LE PÈRE NOMMÉ EURYLAS

Quoi, nous priver si tôt du bien de votre vue !
Votre présence au moins jusqu'au soir nous est due ;
Faites un peu de trêve avecques votre amour,
Prenez la nuit entière, et nous donnez le jour ;

1735

ACASTE

Nous n'étions pas fort loin.

LE PÈRE

Mais que fait Cléomède ?
Ne peut-il un moment souffrir qu'on le possède ?
Veut-il perdre sa part de cette volupté ;

1740

ACASTE

Il ne la perdrait pas, sans un mal de côté,
Qui l'incommode un peu, mais de qui la durée,
Peut être ;

(Là le ballet se danse, et la première entrée est de Ferrande qui après avoir un peu dansé distribue les vers, et parlant à l'oreille à Acaste, lui dit lui donnant le cartel.)

LE PÈRE

Asseyons-nous, et voyons cette entrée.

1745

FERRANDE

Lisez, je suis Ferrande, on croit Alphrède morte,
Et ce faux accident a produit ce cartel :
Rodolphe vous attend à vingt pas de la porte,
Je crois que le combat ne sera pas mortel.

(Là Ferrande sort, et Acaste continue.)

ACASTE

Fais bonne mine, adieu.

1750

(Là le ballet se danse, et le sujet est de deux Espagnols qui font les braves, et sont enfin déconfits par deux Français. Le ballet étant dansé les baladins sortent et les autres se lèvent.)

ACASTE

Que ce ballet me dure,
S'il retarde longtemps cette heureuse aventure,
Quelle sera ma soeur, dans le ravissement

Qu'elle va recevoir de cet événement !

LE PÈRE

Les airs étaient charmants, et la cadence belle,

1755

L'ONCLE

Même l'invention m'en semble assez nouvelle,
Pas un ne s'est brouillé parmi les entrechats,
Et leurs pieds, quoique prompts marquaient bien tous les pas.

LE PÈRE *(rentrant avec la compagnie)*

Il est temps que le verre, à la danse succède ;

(La toile se tire.)

ACASTE *(se dérobant d'eux)*

Il est temps que ma soeur tente un dernier remède,

1760

SCÈNE VII

Rodolphe, Cléandre.

RODOLPHE

Toi, qui de tant d'amour eus un si triste prix,
De grâce, et d'attraits agréable débris,
Alphrède, beau sujet des soupirs que j'élance,
Enfin de mon remords connais la violence,
Que ma douleur t'apaise, et que cette action
Te tienne lieu pour moi de satisfaction ;
Je ne présume pas qu'offrir une victime,

1765

Ait toujours tant d'effet, que d'effacer un crime,
Mais mon ressentiment conjoint à ce devoir
Te touchera peut-être, et pourra t'émouvoir, 1770
Ce seul ressentiment me met en main les armes,
C'est lui seul, qui m'instruit de l'usage des larmes,
Lui seul fait mes soupirs, et lui seul en tous lieux,
Présente à chaque instant ton portrait à mes yeux :
Je te vois le teint mort, le sein ouvert, l'oeil hâve 1775
Me dire encor je t'aime, et je meurs ton esclave ;
Je pense à ton amour, je songe à ma rigueur
Et l'un et l'autre enfin me touche jusqu'au coeur,
En effet, je n'ai pu, sans être bien barbare,
Traiter si rudement une beauté si rare, 1780
Quel monstre si cruel a jamais vu le jour ?
Et quel si dur rocher est capable d'amour ?
Certes autant de fois que cette inquiétude
Me peint ta passion, et mon ingratitude,
Je doute furieux, saisi, triste, interdit, 1785
De ce qu'en ce penser ma mémoire me dit,
Et crois, non sans raison, que j'eus l'âme enchantée,
D'avoir si lâchement ta beauté rebutée,
Ce penser est suivi d'un long ruisseau de pleurs,
Et confus, je demeure en proie à mes douleurs. 1790

CLÉANDRE

Un peu de sentiment pour ses aimables charmes,
Aurait pu divertir le sujet de vos larmes ;
La Mort a bien voulu ce que vous méprisiez,
Elle ne la rend pas, et vous la refusez.

SCÈNE VIII

Rodolphe, Cléandre, Ferrande.

FERRANDE

Comme tout réussit, alors que la prudence, 1795
Prend le gouvernement de notre intelligence,
Acaste se dispose à vous faire raison,
Et devant un moment, il sort de la maison,
L'enfer impatient attend cette conquête,
Et Charon tient au bord sa barque toute prête. 1800

(Ferrande et Cléandre sortent pour quelque temps.)

RODOLPHE

Ne joins point la risée au funeste remords
Qui d'instant en instant redouble ses efforts,
Et qui sans me flatter de l'espoir du remède,
Fait de tous mes pensers les victimes d'Alphrède,
Viens barbare vieillard voir la juste action, 1805
Qu'Alphrède attend ici de mon affection,
Il vient, retirez-vous.

SCÈNE IX

Acaste, Le page, Rodolphe.

ACASTE

Rodolphe quel ombrage,
Dans un calme si doux m'excite cet orage ?
Quelque ressentiment vous serait-il resté ? 1810
Et vous devons-nous plus, que votre liberté ?

RODOLPHE

Oui, tu me dois raison de la plus belle vie,
Que les traits de la Mort aient encore ravie ;
Et du sang qui coula sous la barbare main,
Du pire des mortels, et du plus inhumain.

1815

ACASTE

De vous justifier l'action de mon père...
J'ignore ses raisons, c'est à lui de le faire.

RODOLPHE

Il pouvait rendre vains les serments que je fis,
D'expier son forfait, par la mort de son fils,
Sa main quand je partis savait encor l'usage,
Des cruels mouvements que conseille la rage ;
Il voulut m'épargner, pour ne t'épargner pas,
Et signant mon départ, il signait ton trépas.

1820

ACASTE

Calmez, calmez un peu la fureur qui vous trouble,
Le trépas aujourd'hui me coûterait au double ;
La beauté, dont mon coeur adore les appas,
N'attend pas cette nuit un mort entre ses bras.

1825

RODOLPHE

Et moi, je lui prétends, si le sort m'est prospère,
Procurer du repos plus qu'elle n'en espère,
Et soustraire au pouvoir d'un de mes ennemis,
Sans dessein d'en user, ce qui m'était promis.

1830

ACASTE

Il est vrai que le bruit des charmes d'Isabelle,
Me fit trahir vos feux, et soupirer pour elle,
Mais à combien d'Amants laisserait-on le jour,
Si l'on devait punir tous les crimes d'amour ;

1835

RODOLPHE *(tirant l'épée)*

Donnons, c'est [de] la main qu'un noble coeur réplique
Il manque à qui s'excuse, et tremble à qui s'explique.
Il lui doit être doux de perdre un imposteur,
Un semeur de faux bruits, un traître, un affronteur,
Et t'ayant obligé d'un bien illégitime,
Elle aurait peu d'honneur d'être le prix d'un crime.

1840

(Il lui parle à l'oreille.)

([Le Page sort.])

ACASTE

Ne dissimulez point votre ressentiment,
Et que la jalousie, est son seul fondement,
En effet cher Rodolphe, il faut que je confesse,
Qu'un indigne moyen m'acquiert votre maîtresse,
Mais pour le réparer, une juste action,
Est prête de la rendre à votre passion.
Page !
Revenez tôt.
Qu'une même journée,
Ayant fait, et rompu, renoue un hyménée,
N'ayant eu que les fleurs, je vous laisse le fruit,
J'ai célébré le jour, célébrez-en la nuit,
Pardonnez à l'amour votre mort supposée,

1845

1850

Par qui je m'étais fait cette conquête aisée,
Et montrez qu'au métier de faire des vivants,
Un tel mort ne voudrait céder aux plus savants.

1855

RODOLPHE

Lâche, tu prouves mal l'ardeur qui te transporte,
Et l'amour est bien faible, où la peur est si forte,
En toi, ce Dieu m'a fait un indigne rival,
Et le bien t'est mal dû, que tu défends si mal,
Mais demeure aux prisons de ta belle geôlière,
Si le sort du combat te laisse la lumière.
Ses yeux, qui t'ont blessé n'ont plus de traits pour moi,
Et par mon propre aveu je dégage ta foi.
Ma seule intention est d'immoler l'offrande,
Que pour prix de sa mort Alphrède me demande,
Et de punir en toi le meurtre du tyran,
Qui souilla de son sang le rivage d'Oran.

1860

1865

SCÈNE X

Isabelle, Le page, Acaste, Rodolphe.

ACASTE *(dit à Isabelle)*

Vantez votre pouvoir de cette illustre marque,
Qu'il arrache vos biens de la main de la Parque :
La Mort a du respect pour des charmes si doux
Et n'ose butiner en même lieu que vous,
Reconnaissez Rodolphe ;

1870

ISABELLE

Ô Dieux ! Quelle merveille,

1875

Étonne en même temps ma vue, et mon oreille,
Rodolphe voit le jour.

(Il la veut mettre entre les mains de Rodolphe.)

ACASTE

Et me le veut ôter,
Pour le droit que son bras a de vous disputer,
Si j'avais même droit en si belle conquête,
Je vous conserverais aux dépens de ma tête,
Mais le mien est fondé sur une trahison,
Je vous acquis par fraude, et vous rends par raison.
Payez de vos faveurs une amour légitime,
Et faites de l'oubli le châtiment d'un crime.

1880

1885

RODOLPHE

Ces satisfactions ne te sauveront pas,
D'une lâche infamie, ou d'un juste trépas.
Quoi ? Comme il semble bon, on prend, ou rend Madame,
Selon que la peur glace, ou que l'Amour enflamme ;
Un faible Dieu préside à ses affections
Si l'on altère ainsi ses inclinations ;
Mais que cette beauté sans contrainte s'engage,
Et choisisse à son gré sa flamme, et son servage,
Pour moi, je vivrai libre ; et mon courage est tel,
Qu'il s'est pu dégager de tout objet mortel.

1890

1895

ISABELLE *(à Acaste)*

Pour moi je vivrai vôtre, et mon amour est telle,
Qu'on ne lui peut ravir le titre d'immortelle,
Rodolphe, en vérité, ne présumez-vous point,
Que votre changement me touche au dernier point ?

Que je vous vais prier de m'être favorable 1900
Et que votre mépris fait une misérable ?
Certes vous auriez tort, et vos traits sont trop doux
Pour craindre, que mon coeur se plaigne de leurs coups.
Votre froideur prévient un dessein nécessaire,
De chercher d'autres yeux à qui vous deviez plaire : 1905
Car déjà pour les miens, vos attraits plus charmants
Approchaient de la fin de tous leurs agréments.

(Cléandre et Ferrande reviennent.)

RODOLPHE

Ni plaire, ni charmer n'est plus mon entreprise,
Le mépris sied fort bien à celles qu'on méprise,
Et vous reconnaîtrez qu'un semblable souci, 1910
N'est point l'occasion qui m'a conduit ici,
Toi, si tu ne te hais, et si tu n'as envie
Qu'enfin ta lâcheté, de ta mort soit suivie,
Donnons, ou sans respect je venge aveuglément
Et l'injure d'Alphrède, et mon ressentiment. 1915

ACASTE

Puisque rien ne vous paie, et que votre colère,
Par devoir, ni raison ne se peut satisfaire,
Il vous faut accorder ce divertissement,

CLÉANDRE

Que ce combat est long,

FERRANDE

Certes il est charmant. 1920

ISABELLE *(au Page)*

Faites venir mon père ; ô Dieux ! de quelle crainte,

(Il dit à Isabelle.)

(Il parle à Rodolphe.)

(Il parle à l'oreille du page.)

ACASTE *(retenant le Page)*

Arrête,

Ne crains rien, et ris de cette feinte,

Un seul moment rendra ce courage remis

Et de deux grands rivaux, fera deux grands amis.

1925

Certes mon cher Rodolphe, il faut que je confesse,

Que la vie à chacun est une belle hôtesse,

Et qu'un homme bien sain, ne peut qu'imprudemment,

S'exposer au hasard de son bannissement,

Elle s'aime chez nous, mais depuis qu'on la chasse

1930

Elle en sort pour jamais, et jamais ne repasse,

Soyons plus ménagers d'un bien si précieux,

Et songeons s'il se peut à vous contentez mieux ;

Tout votre deuil consiste en la perte d'Alphrède,

Eh bien, ce mal est grand, mais n'est pas sans remède,

1935

Je connais un objet qui ne lui cède pas

Un miracle accompli de charmes, et d'appas

Qui recevra vos vœux, comme un honneur extrême,

Et que vous priserez autant qu'Alphrède même,

Page,

1940

Allez, hâtez-vous.

RODOLPHE

Ô ridicule peur !
Ô dans un mâle sein lâche, et débile coeur !
Combien me deviendrait la lumière ennemie,
Que j'aurais conservée avec tant d'infamie.

1945

ACASTE

Quant à moi je préfère, et crois n'avoir point tort,
La plus honteuse vie à la plus belle mort.
Mais au reste, arrivant, qu'ayant vu ce visage,
Alphrède pût encor vous plaire davantage,
Tenez ma lâcheté hors de comparaison,
Si je me défends plus de vous faire raison,
Contemplez seulement cette rare merveille.

1950

SCÈNE XI

Alphrède, en femme, Le page, Rodolphe, Acaste, Ferrande, Isabelle, Cléandre.

ISABELLE

Dieux ! Qu'est-ce que je vois ?

CLÉANDRE

Rêvé-je, ou si je veille !

ACASTE

Rodolphe, au nom d'Amour, tournez ici les yeux ;

1955

RODOLPHE

Non, non, tous les attraits des beautés de ces lieux,
 Hélène renaissante, avecques tous les charmes,
 Qui de tant de héros ont exercé les armes,
 Le plus divin sujet qu'on ait jamais vanté,
 La perfection même, et la même beauté,
 Trouveraient en mon coeur un rocher insensible,
 Et le verraient pourvu du titre d'invincible ;
 Leurs efforts seraient vains, et leurs plus doux appas
 Employés sans effet ne te sauveraient pas.

1960

ACASTE

Mais les doux ornements dont le Ciel l'a pourvue
 Méritent bien au moins l'honneur de votre vue,
 Jetez ici les yeux.

1965

RODOLPHE

Rien ne les peut toucher,
 Ton père a démoli tout ce qui leur fut cher,
 Et rien ne leur plairait, quand Vénus elle-même,
 Viendrait du sein de Mars me dire qu'elle m'aime ;
 Quand Junon descendrait de la table des Dieux,
 Et telle qu'à Pâris s'offrirait à mes yeux,
 Quelques charmes si doux que sa beauté possède,
 Je l'aurais à mépris après celle d'Alphrède ;
 Leurs plus puissants efforts employés vainement
 Joindraient à ton trépas la honte seulement,
 Alphrède, au triste état où ton père l'a mise,
 Errante comme elle est sur les rives d'Élyse,
 Veuve d'un corps pourri, sanglant, rongé de vers,
 Est tout ce qui m'est cher, et tout ce que je sers ;
 Je mets au seul honneur d'adorer sa mémoire,

1970

1975

1980

Mes plus fortes ardeurs, et ma plus digne gloire ;
Mourant elle emporta mes inclinations,
Et mit en son tombeau, toutes mes passions.

1985

(Là il laisse tomber son épée.)

(Rodolphe demeure interdit.)

ALPHRÈDE

Si je n'obtiens la fin que je me persuade,
Incivil, pour le moins que j'obtienne une oeillade,
Je ne suis pas funeste aux objets que je vois,
Alphrède avait les yeux, à peu près comme moi ;
Elle n'eut le regard plus doux ni plus sauvage,
Nous avions du rapport d'humeur, et de visage,
Nos coeurs étaient touchés d'un semblable souci,
Tout ce qui m'était cher, elle l'aimait aussi ;
Tu lui plus, tu me plais, et si tu l'as aimée,
J'ose bien me vanter que tu m'as estimée.

1990

1995

CLÉANDRE

Que vois-je cher Ferrande,

FERRANDE

Écoute seulement,
Et vois de leurs amours l'heureux événement.

RODOLPHE

Belle Alphrède, ma voix pour être trop pressée,
S'étouffe, et ne saurait exprimer ma pensée,
Mon esprit est confus d'aise, et d'étonnement ;

2000

Mais laissez-moi longtemps ce beau dérèglement,
Il vous dit mieux que moi, le transport qui me touche,
Je demeure muet, ma voix meurt en ma bouche.

(Le Page va quérir les parents.)

ALPHRÈDE

Ah Rodolphe est-il vrai que la bonté des Dieux 2005
À la fin m'ait rendue agréable à tes yeux ?
Se peut-il, cher Amant, que cette malheureuse,
Te retrouve sensible à sa flamme amoureuse,
Si je l'ose espérer, si le Ciel m'aime assez,
Mes pleurs, et mes soupirs sont trop récompensés, 2010
Et je ne plaindrais pas la perte de ma vie,
Qui d'un si beau succès aurait été suivie,
Certes je me veux mal de n'avoir pu mourir
Puisque par là ton coeur se pouvait acquérir ;
Et je ne tiendrai pas ton amour légitime, 2015
Puisqu'elle ne me vient que de la fausse estime,
Qu'un Ferrande obligeant t'avait fait concevoir,
Je perdrais à mourir, moins qu'à te décevoir ;
Mais si ma seule mort te pouvait satisfaire,
Je me mettrais bientôt en état de te plaire, 2020
Si tu ne peux m'aimer, que le poignard au sein,
Parle, j'aurai bientôt accompli ton dessein.

(Il se met à genoux.)

RODOLPHE

Cesse enfin, beau désordre, et permets que je die,
Qu'il n'était rien d'ingrat après ma perfidie,
Non, Alphrède, les vols, ni les assassinats, 2025
N'ont rien de si cruel, et ne l'égalent pas.

Quel malheur si longtemps a mon âme aveuglée,
Quelle si longue erreur a ma raison troublée,
Que j'aie ingratement rompu de si beaux fers,
Et causé tant de maux que vous avez soufferts?

2030

Ah ! Si quelque pardon se doit à qui s'accuse,
Et si l'aveuglement peut tenir lieu d'excuse,
Pardonnez au captif qui triste à deux genoux
Redemande ses fers, et se redonne à vous,
Reçu dans vos prisons, je proteste d'y vivre,
Jusqu'au moment fatal que la mort m'en délivre,
Et le temps qui peut tout, perdra contre mon coeur,
Le titre d'invincible, et celui de vainqueur.

2035

(Là ils se baisent.)

ALPHRÈDE *(le relevant)*

Ton repentir Rodolphe a des preuves trop grandes,
Je suis ce que tu veux, prends ce que tu demandes,
Et n'implore jamais ce qui dépend de moi
Puisque tout t'appartient, que je suis toute à toi.

2040

RODOLPHE

Ô divin changement faveur vraiment céleste,
Je crains qu'en ton excès tu ne me sois funeste.

CLÉANDRE

Ô doux ravissement, belle confusion,
Me puis-je contenir en cette occasion.
Madame,

2045

ALPHRÈDE

Cher Cléandre, enfin les Dieux propices
Du milieu de nos maux ont tiré nos délices.
Adressons mille vœux, et dressons mille autels,
À ces sacrés Auteurs du destin des mortels.

2050